

Ara Alexandre Shishmanian

Oniriques



PHOS 2025

Ara Alexandre Shishmanian

Oniriques

Traduction du roumain
par Ara Alexandre Shishmanian et Dana Shishmanian

2025

Couverture :

Victor Brauner, *Bel animal moderne* (bois peint, 1965)
(Musée de l'Abbaye Sainte-Croix, Sables d'Olonne,
photo de Dana Shishmanian, 2015)

Copyright © 2025 A. A. Shishmanian

All rights reserved.

Volume publié avec le soutien de l'association

« Les Amis de I. P. Couliano »

ISBN : 9782952504294

En guise de préface

Le cycle *Oniriques* évoque explicitement, par son titre, le mouvement littéraire de la seconde moitié des années 1960 en Roumanie (l'onirisme ou les oniriques, comme étaient désignés ses jeunes membres, groupés autour d'un ancien maître, Leonid Dimov et d'un théoricien, Dumitru Tsepeneag) – mouvement qu'après un bref intervalle de dégel post-post-stalinien, le pouvoir a fini par étouffer, en allant jusqu'à interdire l'usage même du terme „onirique”. D'ailleurs Ara Shishmanian le mentionne dans la préface d'un volume anthologique, rassemblant des poèmes de cette époque : « *J'avoue avoir pressenti cette valeur négative et transgressive de l'esthétique, et donc de la poésie, depuis mon adolescence, lorsque, très jeune, très naïf et très enragé, je fréquentais, assez sporadiquement, le cercle maintenant depuis longtemps oublié des oniriques* »¹. Au-delà du récit anecdotique déjà profondément significatif de ce croisement fatidique de trajectoires, le credo affirmé dans un élan rimbaldien par l'adolescent de 17 ans demeure intact aujourd'hui : « *L'art part du non. La poésie est négation !* »

La poésie est négation, non seulement dans l'ordre socio-politique – l'auteur le prouvera plus tard par sa propre expérience d'opposant anticommuniste – mais aussi dans l'ordre esthétique, comme il l'avait déjà bien pressenti alors.

Commencé en 2022, le cycle *Oniriques* témoigne du processus de détachement et d'autonomisation de l'esthétique – par négations successives – non seulement de ce que nous appelons généralement « le monde » mais aussi du langage que nous

¹ Dans *Menuetul menestrelului morbid (Le menuet du ménestrel morbide)*, 2019, volume en roumain sur le site de l'auteur (adshishma.net), pp. 11-13.

utilisons pour interagir avec lui et ses représentations, y compris avec nous-mêmes. D'où une poésie qui, indiquant apparemment des affiliations surréalistes mais n'ayant rien à voir avec la supposée dictée automatique visant à révéler l'inconscient, se réclame au contraire du romantisme le plus absolu, le plus intransigeant, le plus spiritualiste, tendant vers une supraconscience libérée du langage : la sémantique, la syntaxe, la morphologie sont ainsi soumises à une déformation volontaire et significative, sorte d'« atonalité » phrastique. Plus encore, nous assistons à la soumission de la logique du rêve – elle-même génératrice d'incongruités de récit, d'image et de langage – à une métaphysique « quantique » qui ne reconnaît que sa propre multi-dimensionnalité non spatio-temporelle.

Lue dans cette perspective, la poésie des *Oniriques* nous apparaît fascinante et insolite. Elle dévoile avant tout un mouvement ascensionnel de l'esprit qui se construit en phases successives, depuis l'ouverture du toit mental (« *pensées sans plafond* ») au voyage paradoxal (« *loin à travers le sommeil de diamant* ») vers l'infini sans déterminations (« *le vide sans balustrade* »). Or, dans cette impossibilité asymptotique même se révèle l'enjeu originel et téléologique de la poésie, tel que soupçonné à travers des concepts comme l'antique *adynaton*, repris par des maniéristes tels Giambattista Marino avec ses *concettis* et sa *meraviglia*, Baltasar Gracián avec son *ingenio* où enfin Luis de Gongora, ce Mallarmé du maniérisme, avec son *estilo culto* – « *renvoyant à la stupeur, à la perplexité fertile, thauma, dans laquelle Platon voyait déjà l'origine de la philosophie* », comme le déclare le poète lui-même, dans le préambule de son précédent volume ².

² *La létale de la lune* (2024), sur le site de l'auteur (adshishma.net), p. 14.

Ainsi, toutes les impossibilités du langage et de la représentation – « *l'escalier sans marches* », « *le lac alocal ... sans ondes* », « *les pierres de non-temps* », « *miettes de nulle-part – fragments de personne – particules de jamais* », « *personne avec le jamais dépouillé de l'instant* », « *personne pendu au non-né* », « *personne avec le non-sens en otage* » – s'accumulent dans une agglomération paradoxale, comme des particules vides, de masse nulle et d'énergie négative (une « *méontologie* »), afin de révéler, comme des sortes de traînées ou de halos évanescents, des significations projetées au-delà de l'expression, dans un non-espace non-temps où les seuls sujets-concepts sont négatifs:

« au miroir avec personne – avec seul – avec le vampire invisible – émeutier du vide – appelant sur moi des avalanches d'ombres • »

« rien ne change autrement que pour le pire • personne ne répond autre chose que non • rien n'apparaît autrement qu'en désespoir avec seul • »

« à l'absurde avec seul je creuse dans l'orbe cendreuse l'inutile – au regard névrosé évaporé dans naguère • »

« cette page de jamais – que seul avec absence d'étoiles j'écris • »

« lorsque rien embrasse le commencement de nulle-part sur le coussin nostalgique de jamais • »

Le sens apparaît flottant comme un cri au-dessus des paysages négatifs convoqués par le poète, comme des cavernes de l'enfer terrestre, de l'enfer humain ! Car il y a dans toute cette esthétique contrariée, déstructurée, vidée, un cri originel, la lamentation perpétuelle d'un « *roi au néant caché dans la blessure* », témoin de la souffrance et du crime.

« affamé mon labyrinthe – comme un procès qui n'a laissé aux condamnés qu'une route de cendres • enchantement asséché par une soif de pierre • ou ombre magique d'où s'écoulent comme d'une blessure – de fantomatiques métamorphoses bleues • j'écoute en nageant la cécité liquide aux requins de silence – eux, les seigneurs tranquilles du sinistre • je m'éparpille en des fragments crucifiés – fuit à travers moi un animal traqué • »

« je vois l'abîme avec les balles qui m'appellent – tel l'adolescent aux cheveux gris, avec son sang attendu par le rouge aux rideaux douloureux • las, le gémissement déverrouille quelle porte veillée par le vide • quelle valise irradiée par l'orgasme de tant de cadavres volés • »

Ainsi, la lecture impossible crie d'elle-même son sens :

« elles ont à la place des bras des torches allumées • elles ont sur la tête – au lieu de cheveux – des racines béantes d'hurllement • rien ne peut être lu – et pourtant hélas ! tout peut être compris • aucun signe – juste ces affreux candélabres illuminés par des serpents • non la mort banale des bombes – des tristes, si tristes explosions • mais des crevasses abyssales, abismales – des bouches démentes à travers lesquelles le rien semble parler • » (la mort témoigne).

Le poète est un témoin à l'empathie infinie, portant dans sa coupe-cœur, comme seul espoir, le Graal du néant.

Dana Shishmanian

Notice bio-bibliographique

Né en 1951 à Bucarest, diplômé de la Faculté de langue et littérature hindi avec une thèse de maîtrise spécialisée en indologie soutenue en 1974 (*Le Sacrifice védique ou « Coïncidentia Oppositorum »*), Ara Alexandre Shishmanian quitte définitivement la Roumanie en janvier 1983, suite aux persécutions politiques subies en raison de son adhésion, en mars 1977, au mouvement pour le respect des droits de l'homme. Il s'installe définitivement en France, où il suit des cours à l'École Pratique des Hautes Études et à l'Institut Catholique de Paris, étudiant la littérature védique et brahmanique, le gnosticisme et le manichéisme, le sanskrit, l'arménien classique, l'hébreu biblique et le copte. Historien des religions et poète, il est l'auteur de plusieurs études sur l'Inde védique et la gnose, publiées en Belgique, en France, en Italie, en Roumanie et aux États-Unis, d'essais littéraires et politiques, et de plus de 30 volumes de poésie en roumain, publiés en Roumanie et en France depuis 1997, auxquels s'ajoutent six précédents volumes de poésie traduits en français³.

³ Pour plus de détails, les volumes et la bibliographie, voir sur le site de l'auteur (adshishma.net) : CV_A.A.SHISHMANIAN(fr).pdf.

Note d'édition

Ce volume représente une sélection des trois recueils composant le cycle *Onirice*, publiés en version numérique sur le site de l'auteur (adshishma.net, en roumain)⁴.

La version française des poèmes sélectionnés ici est l'œuvre de révision et réécriture par l'auteur (Ara Alexandre Shishmanian), à partir d'une première traduction réalisée par son épouse (Dana Shishmanian).

En version française, certains de ces poèmes sont parus en des revues ou volumes collectifs, ce dont l'auteur remercie encore une fois les éditeurs ; en voici la liste :

Dans *Concerto pour marées et silence. Revue* (2023 et 2024) : *diable pleurant, seul ou le roi approximatif*.

Dans *Poésie/Première* (2024 et 2025) : *le dé de nuit, la barque orange, la source étrange, sisyphes à répétition*.

Dans *Quatuor poétique* (2024) : *le marché aux fruits défendus, pensées sans plafond, la nuit comme un chien bleu, l'étrange voix, le vieux Russe, diable pleurant, du labyrinthe, la dernière clef*.

Dans *Les Amis de Thalie* (2024 et 2025) : *le vol tamise ses cendres, la mort témoigne, malade de bleu*.

Dans *Revue Alsacienne de Littérature* (2025) : *peut-être, le roi-lune, l'autre* (en version bilingue roumain/français).

Dans *Diérèse* (2025) : *l'escalier sans marches, à travers moi-même, les miroirs embrassés, avec la fenêtre ouverte, le mystère des témoins*.

⁴ *Onirice 1* (2022) ; *Onirice 2* (2023) ; *Onirice 3* (2025).

*à la roulette solitaire du mystère
personne ne gagne finalement l'éclat
manqué du néant •*

*Ars poetica :
Toutes les syllabes des anciennes voies je les jette dans l'abîme
du néant – pour pêcher avec la canne de mon poème un esprit
encore plus absurde – et seulement ainsi, nouveau.*

Suis-je le héros ou juste le héraut de la poésie qui me traverse...

PENSÉES SANS PLAFOND

1. le bâtard à cornes

il déverse de l'or dans nos labyrinthes et nos temples, le bâtard à cornes – lui, qui porte l'immortalité sur son habit extra-terrestre telle une galaxie jaune • moi, comme elle, je traverse la nuit les couloirs d'un hospice de glace • déçu par le génie primé – qui n'est au fond qu'un animal mesurable – aux poches étreintes par son squelette • deux peuples sont dépourvus de toute patrie et de tout patriotisme • les atlantes d'abord, ces bizarres méonto-magiciens qui pratiquent sans gêne la méontomagie • ils traversent les mirages du monde tels des miroirs de fantômes • pour se rendre on ne sait où – et en revenir rarement • ensuite, les luniens – fantômes incorrigibles des atlantes • quand ils décident de mourir – et ils neigent partout où l'idée leur en vient – sur les galaxies lointaines de star wars – à travers les tréfonds des trous noirs • ou carrément sur le big bang – quand le néant est en panne •

2. le cheval aux yeux de dés

aujourd'hui sous l'arbre fondu par la neige j'ai rêvé d'un cheval aux yeux de dés • ses yeux tournoyaient comme lancés par un joueur invisible qui gagnait des regards verts et des prix d'herbe • une bouteille étrange broutait mon œil dans ma paume me racontant les seigneurs du lointain – devant moi tel un chapeau aux joues bouffies • tranches m'était la tête et tendre couteau • le cheval aux yeux de dés – perdu au jeu des fantasmes – me portait à travers un labyrinthe de neige • me dégoûtant de l'un – de deux – du retour • « pleurer toujours », criai-je, « ou ni – ou corps – ou personne • pleurer personne – aux larmes enroulées en chuchotis – en gibets – en tanières • en barques de planches d'arbres fondus – en cercueils – aux voiles de miroirs • oui, briser – fenêtre – l'air • et seul au visage vrombir ta solitude dans le vide • pour monter en '789 une échelle aux marches de guillotine • vers une flûte – peut-être enchantée – peut-être absurde » •

3. le marché aux fruits défendus

me promenant dans le marché aux fruits défendus je me suis arrêté devant un cauchemar rempli de reptiles en soie • « l'étranger s'appuyant sur son propre squelette » – fasciné, me disais-je – « ne peut quitter les eaux ténébreuses de l'exil • l'immense peau verte aux venins infinis – l'absurde miroir écarquillé de bubons carnivores comme une jungle fastueuse et purulente » • je tâtais mon chemin avec les yeux sur lesquels j'avais tiré les gants d'un aveugle • des fenêtres aux virus dans les yeux me cherchaient – me remplissant de leurres et de pierres • je m'efforçais à découvrir un échec capable de répondre à toutes mes exigences – mais je n'ai finalement déniché qu'une lampe de poche à l'ampoule grillée • ennuyé, je descendis du cadavre comme d'un cheval évaporé par le galop • c'était peut-être un morceau de sommeil transcrit sur un bandeau d'abîme – dans un oubli sans images •

4. pensées sans plafond

en séparant le vague *là-bas* de *l'instant* quand oublié par mes cris je m'avoue et me perds – je suis le lunien – le lunatique aux pensées sans plafond – bleuissant ma sortie des caillots de la nuit • au miroir avec personne – avec seul – avec le vampire invisible – émeutier du vide – appelant sur moi des avalanches d'ombres • j'ai envie de réciter et crier : « que tu es étrange, gaieté interrompue – ludique argent coupé de lames de larmes et d'un laser de pleurs • les pierres coulent à travers tes visages du vide en avril de ténèbres • et tout t'est brisé – et personne ne peut plus cueillir que le désespoir de cet éclatement infini – de cette interminable pulvérisation funéraire » • je flotte comme une voile entre sourires et nuages – emporté par un vent d'or • et les échelles chenues de ma chevelure, je les trempe dans les tréfonds de la pierre • et je me lave le visage avec l'eau pure des rochers • l'incolore du passé hante les nerfs de l'absurde – comme des rues spécialisées dans l'errance • c'est ainsi que je deviens et disparaïs – entre les noyaux saturniens de mes ambitions et le clown cruel d'une mélancolie d'impossible abrupte • ce clown cabotin et zélé... • aux questions enfoncées dans l'âme – oui, aux questions comme des chamans sahariens cristallisés et rouges • je me réponds avec un morceau de fou perdu au poker – je me réponds avec le blanc fantomatique d'un bédouin • fort surpris que les choses ne soient exactement à l'envers •

5. peut-être

un point, peut-être – une île, peut-être • assiégée par une flotte de bateaux en papier • et puis un autre point – à la recherche du premier, la nuit – entre deux rêves sous les miroirs de la lune • le commencement était, bien sûr, une heure très lourde – comme un labyrinthe avec de très nombreuses fenêtres • le labyrinthe flottait dans le vide jusqu'à ce que chaque fenêtre oubliât son nom • au milieu – on ne sait pas au juste au milieu de quoi – il y avait une fleur qui n'était pas tout à fait une fleur • mais le souvenir d'une explosion figée dans le jadis • les pétales de la fleur n'étaient peut-être que les noms oubliés des fenêtres – essayant de se rendre utiles • le vide était peut-être l'autre – et le labyrinthe, le premier mille-pattes • lorsque vous ouvriez les miroirs de la lune – tout ce qui restait de vous n'était qu'un roi sans ombre • un roi qui ne pouvait mourir – sans qu'il soit pourtant immortel • un peut-être autre – ou un peut-être le même • un peut-être aujourd'hui – ou un peut-être demain • un peut-être quelque chose – ou un peut-être absolument rien • oui, peut-être un peut-être...

6. le roi-lune

peut-être une neigée de chevaux des souterrains du roi-lune • une neige de chevaux à peine posée – fondant lentement • ou la chlamyde débordante des marches – telle une cascade qu’avec mes statues d’ombre et de glace je grimpais terrifié • aux yeux égarés dans l’absurde et le chiffre – au sourire parfaitement inutile • voyageur de cire – de soir – sans au-delà – sans en-deçà • abandonné par la trace et la voie – ouvrant le soleil telle une porte • lui, le voyageur de cire – le voyageur du soir – assis à la table découpée en tranches • l’où, avec tous ses regards là-bas – le blanc, errant sans aucune lanterne • le nulle-part visible – allongé, peut-être malade – veillé par son ombre, debout • gisant à côté du mort – entre léthargie et plongée • mais tenant à la main un revolver qui fond en noir • l’autre, avec qui commence personne – une femme ou peut-être un fils • l’autre comme une chaîne qu’on n’a pas encore fini de vomir • oui, en fait, l’autre – bizarre comme un creux dans un trou noir • ou peut-être quelque chose d’autre – ressemblant de manière frappante à rien •

7. la barque orange

le chenu me contemple en abrupte – pendant que dans l’abîme
je rétrécis • comme si les morts me tendaient la main – de plus
en plus près – depuis l’autre rive • vers le bleu de lande
nébuleuse le vent emporte mon fantasme • la morte folle en
maison désertée sourit argent de silence et de fleurs • les syllabes
des fontaines chantent dans la fumée léthargique – une aile
absurde vole et écoute • poussière de crépuscule • le couchant
baisse sur le souvenir de verre ses rideaux jaunes • la barque
orange – telle une lame coupe le regard • rien ne change
autrement que pour le pire • personne ne répond autre chose que
non • rien n’apparaît autrement qu’en désespoir avec seul • bien
sûr, la lumière dépaquette les quelques poupées de la mort •
empaquette les quelques paquebots de l’arrêve • dans la pirogue
de feuilles flotte sommeil de serpents prélassés • contaminé par
la souffrance est le doute – et la femme infidèle promène ses
masques à travers le jardin des supplices • tout a été dit
maintenant que tout est cafard – et la mélancolie est clef pour la
porte de nacre du néant • sans point d’interrogation – ou limbe •

8. l'autre

l'autre étouffe d'attente – l'autre, qu'en fait je suis moi-même •
l'autre tel un rêve aux poches trouées • et les secondes pèsent
lourdes dans mes veines – lourdes telles des pierres • et je
regarde le temps paralysé dans l'horloge aux pierres – un trou
noir en son cœur • je passe alors entre ces rochers blancs sous
les petites fleurs violettes – entre ces rochers blancs dans le lit
asséché de la magie et du fleuve • et je suis plus chenu – et je
suis plus seuil – et je suis une larme qui déverrouille une porte •
oui, peut-être la lame d'un canif dans le ver d'un nerf • un nerf
qui change ma bouche en cri comme s'il me dessinait • et tant de
corps se brisent chaque jour dans les pactes sanglants des éclats
– et tant d'enfants sont jetés chaque jour à la poubelle – parmi
les cendres des pleurs • et les feuilles – ces larmes, toujours plus
étrangères, des arbres • alors que tu pleures en colère tes yeux –
et les larmes brûlent feuillant les amas de cendres • oui, quelques
morceaux de mon moi ensauvagé – et les plus esseulés
fragments de la nuit – resteront enfermés dans des mutismes
autistes • à jamais indicibles – à jamais indicibles... •

9. l'autre horizon

un essaim de noir avec son ombre brisée contre le trottoir • et moi, l'absurde, avec ma solitude collée aux arbres • une étoile entre – telle une abeille géante – avec l'aiguille de son éclat dans mes yeux • la nostalgie me flingue – nitescente – avec le bordel de ses fantasmes • tout ce qui me reste, c'est un réveil de charbon froid – un désespoir étroit de mercure • l'enfance porte un sceau qu'aucun regard ne peut reconnaître – les éclats d'un paradis brisé • elle porte dans la coupe d'or le signe égal tel un vagin d'argent – qu'elle nous offre • combien de clefs me chuchotent la profondeur des lianes – combien de fleurs me font don de leurs fièvres de flammes • oui, les splendeurs carnivores des rêves – avec leur carnaval cruel • nuit après nuit mes ténèbres s'avancent vers le rideau de sang • vers la chambre rouge où la souffrance cuit tel un furoncle • et en moi je cherche marsyas – nu, écorché d'attentes et de larmes • j'obstrue mon naufrage avec la tentation des spirales – et je souris mon cœur tel une poupée gonflable • hélas ! quelle chance ai-je encore de découvrir une éclipse toujours accessible • quelle chance, de sauter par-dessus l'autre horizon •

10. hélas!

hélas ! ma douleur a tant de visages que je n'en finis pas de les rouler – de les raconter • nulle-part est le dernier mot que je puisse encore prononcer • paralysés par les migraines, les flocons refusent de neiger – ah! qu'elle est atroce cette grève des neigées • c'est comme si un pendu refusait de naître – ou un embryon de rêver au long voyage du songe vers la mort • même si l'autre n'était qu'une porte blanche – le fœtus demeure un prophète • et si un morceau de ce refus venait soudain à ma rencontre tel un loup de verre • il me dirait alors qu'il est le père des marées que j'ai oubliées – et prendrait par la main le squelette de cristal qui s'était endormi en moi-même • le squelette de cristal qui vibre dès que ma chair se transforme en un arbre de fils barbelés • évidemment, une fois regardé, le néant ne serait plus qu'une chose – une chose sans nom • bien que tant qu'on ne lui a pas encore inventé un regard – il ne soit que le nom d'une possibilité effrayante • voilà pourquoi nous préférons enterrer en silence tous ceux qui pourraient s'avérer les prophètes insomniaques de cet insondable abîme •

11. le dé de nuit

je peins en bleu un tube de néon avec le dé de nuit • je garnis les fantômes des étoiles – de lettres d’hiver • je suis seul avec personne dans un monde de signes – et personne est seul – et seul est personne • et l’un et l’autre sont moi • mais la hutte de brume m’attend – avec l’infini et le néant dedans • et la hutte entre avec sa brume dans le sommeil de mon visage – comme deux yeux avec tout leur clos grand ouvert • et j’écris en rêve un livre que je ne comprends pas – et je marche dans un labyrinthe où je m’oublie effacé par les empreintes de mes pas • j’écris surtout une attente de lettres – et je m’assois dans les taches de blanc que j’occupe avec toute l’ubiquité de la page • jetant les saisons d’un temps que j’arrondis avec le rien • ou peut-être par la parole telle qu’une orchidée carnivore que je ressens dans mon cœur • maintenant, qu’il grandit pareil à une soif d’or – sur lointain abîme de morilles – le roi-laurier • le spectre de trahison et d’argent – contre des miroirs oniriques il échange mon sceptre • et à nouveau avec mélancolie de fièvres et de fibres – solitaire m’appelle vide de violon • et encore l’automne noir des anges – jusqu’à ce que le silence éteigne les syllabes – et que l’hiver océanique enveloppe l’île • encore – et encore – et encore...

12. la source étrange

et à nouveau, une source étrange – très bleue – éleva de moi son velours • transformant mon corps en clairière dorée • une clairière scintillant dans l'obscur avec des murmures d'herbe • le labyrinthe changeait alors sa peau argentée en un sentier d'escargots • et la barque de fleurs et de fer sur le lac du cœur • je feuilletais en rêvant l'anneau de décembre – tel un livre aux pages survenues sur les routes • des routes – des ports – et des navires depuis longtemps coulés... • oui, je marche aujourd'hui sur le vide comme l'autre jamais sur l'eau – et je sème des flocons de neige pour faire pousser sous mes doigts des labyrinthes • je respire gris de miroirs pour cueillir noyaux de minuits et cris fous de mandragores • les cordes du monde ont larmé des racines de forêt dans mes paumes • et un mort à la chevelure jetée parmi des démentes bleues – m'a parlé d'écume bourgeonnante et de coquillages caressés par la pluie • le regard jaillit à travers solitaire de fenêtre – et en cascade tombe le galop sur le sternum écrasé • le mannequin du poète veille sur l'agonie des syllabes – tandis que le chant se dissout lentement en attente de lumière •

13. sisyphé à répétition

toi, monde aux capsules d'échange selon le revolver et l'amnésie • monde d'exil funambule et de divorce grisâtre comme un sisyphé à répétition • monde sans sourire ou au sourire tel un couteau envahi de dégoût • un couteau qui vomit – quoi ? qui ? • un calendrier après l'autre – un miroir après l'autre – une fenêtre... un labyrinthe... • dans les deux sens, de préférence • absurde – pieds et poings liés aux gélamines de la mer – je suis la barque-néant portée par la nébuleuse infinie des tempêtes • regard lové dans l'implosion caméléonique des couleurs – paupière engrossée par son envol inerte • obscur brisé en solitaire – brisé en nulle-part, même pas insulaire • même pas crâne ou peau écorchée – négligemment balancée sur le bureau inquiétant comme le corbeau de l'énigme • oui, crâne écarquillé par lequel personne-tu sors aux regards serrés • crispé telle une écaille ou frappé de soudain tel un parachute • marsyas au vide ralenti – retardé • abîme au noir poli encore et encore à chacune des parties • dé aux points aléatoires – sans nombre précis • ou aux plumes qui suspendent le hasard • tant de visages – et pourtant toujours changeants • à l'espoir orienté seulement en fonction de la débâcle •

14. la nuit comme un chien bleu

la nuit comme un chien bleu – et la lumière répandue toujours
telle une obscurité sans fin • sur les berges – des papillons aux
échos de fleurs semblent prier • les enfants jouent à cache-cache
parmi des cercueils blancs – eux, ou leurs fantômes de néon • les
écoles creusent dans un après-midi immobile leurs secondes –
bien que mon double n’ait pas encore appris à lire • heures de
cristal brisé – gris est le silence de la sœur perdue sur des rails
de jamais • il y a au milieu de la lune une autre – et un soleil plus
blanc brûle au tréfonds toutes les brumes • il y a en moi un autre
– plus moi que moi – pour qui le dieu et son monde ne sont qu’un
jeu de syllabes • d’étranges blanchisseuses essorent les
bâtiments trempés par la pluie – je les regarde en me promenant
dans une mélancolie aux chiens • une bague anonyme et absente
bénit mes cendres futures • bénit le blanc du temple qu’en rêvant
– la troisième nuit – j’élèverai • ou peut-être ce n’est pas une
bague – mais moi-même enveloppant la dernière larme autour
de mon doigt • tirant sur son fil jusqu’à ce qu’il ne m’en reste
qu’une fabrique de stylos et de styx •

15. seul ou le roi approximatif

seul – l’œil aveugle comme un tuyau absurde enfoncé dans le vide • seul avec personne – perdu dans un labyrinthe de blanc • car ici mon conte d’argent s’amincit – et tout se brise dans mon âme – jusqu’à ce que mes larmes ne soient plus que des nuées d’éclats • et quand mon âme s’épuise – avec quelles larmes pleurer • avec quelles larmes me perdre – avec quelle âme m’appeler de retour à la fenêtre • alors personne m’a dit – et personne a déposé près de moi le silence • et drogué, il m’a hissé comme par une nacelle dans l’heure la plus délétère et toxique • de sorte que flottant – mourant – je ne cessais de me demander • « le fleuve est-il un archet – et la barque toujours plus évanescence – un violon... • et le roi approximatif, dans quel chagrin descend-il – sur quel enfer sans fond, mélancolique règne-t-il » • je m’éloigne de l’éloignement en questionnant – il s’éloigne de moi en me questionnant • de l’éloignement ou peut-être de l’exillement... • « oh ! on dirait que je sois parti – on dirait que je sois parvenu à l’insomnie de rien d’exprimable • et le seuil – et le lointain – et le pari que je ne gagne qu’au miroir • dans le double qui sans cesse me perd • dans ce monde auquel seul le rien ressemble encore • ce monde – ce cauchemar sans nom – sans syllabes • ce monde pour lequel je n’ai pas la bouche qui pourrait prononcer tout ce qui lui manque » •

16. l'étrange voix

l'étrange voix porte une branche de douleur arrachée au styx •
l'angoisse me poursuit avec des agonies en argent • la chambre
que j'habite encore se remplit de cauchemars comme un verre •
le train de nuit transporte mes insomnies en marbre noir – je suis
un sculpteur de cernes • je cherche une obscurité habitable –
mais hélas il n'y a nulle part assez de zéro • mon silence s'est
rempli d'arbres – et près de la rivière des mirages les pierres ont
couvert d'un oubli lisse leur attente • les marches sont frappées
d'un arrêt de glace – ou peut-être suis-je déjà arrivé • peut-être
que la protection des animaux a finalement démasqué mes
tempes d'imposteur – et la fillette aux allumettes a ramassé tel
un fruit pourri ma couronne d'or cachée au cerveau • en fait,
jamais le mal ne m'a été plus indiscutablement mauvais – et
chaque mot, soumis à un plus impitoyable bombardement de
négations • jamais je ne me suis senti plus handicapé de toute
chance de transcendance • jamais aussi plus irréversiblement
muet •

17. le vieux Russe

l'oiseau boit sous la lune des étangs de miroirs • écrit avec son bec les cimetières de l'air – et dépose dans le labyrinthe aux fenêtres murées des archives de plumes • à l'absurde avec seul je creuse dans l'orbe cendrex l'inutile – au regard névrosé évaporé dans naguère • j'habitais une chambre de serpents et de nerfs et je me dissipais dans le lointain et le vague – de même que le souvenir et la tour • et voilà encore l'encre violette du crépuscule – corde étrangère et larme du funambule qui se pend tous les jours • ou le temple de chaos où j'adore des fantômes d'étoiles – pour voler les lettres dévorées par les chiens de l'oubli • trop de chemins promis ne furent qu'autrefois – trop de manteaux ne se sont avérés que pluie et vent • des vieux livres nous ne pouvons plus cueillir que des sources asséchées – des vieux livres nous ne pouvons plus boire que les épis de la sécheresse • ta chevelure est or de poussière – tes lèvres sont sommeil de cendres • et à nouveau je coupe avec des lames de dégoût et de sourire les amarres du monde • je danse – moi, le funambule – sur les cordes de la frustration qui me carie la vie et l'âme • avec des échardes de cris, je me cherche – je me demande – et m'appelle • oui, je me demande – comment je pourrais habiter une autre demeure que le souterrain • oui, me chercher – où ailleurs que dans les ruines des sous-marins et des croiseurs coulés • et m'appeler – où ailleurs que dans les effondrés – les maudits pays et cités des damnés • parmi les équipages innombrables des peuples assombris par le sang • oh! ce fer, il est exil – et invasion – et envie bleue • et vide de souffrance – peau sans corps • oui, cette peau qui cherche son corps quelque part – nulle part • cette flamme de torturante

névrose qui quelque part – nulle part – cherche son éteint • et ce vieux russe – comme un géant de résignation et noirceur • oui, ces fosses létales – toujours étrangères, tel un lait ultramarin • comme un matin de métal toujours assoiffé • et la maison de nerfs et de poussières d’or – la chambre de serpents et du sommeil de cendres • et la mort qui se coagule de nulle part et d’ailleurs – la mort qui finit toujours dans l’obscur – et laisse derrière elle des squelettes de sang • et les violons aux ailes aveuglantes – nous exterminant tels de sombres seigneurs • ... oui, et ce vieux russe comme un géant de résignation et noirceur... •

18. diable pleurant

lune, déesse des insomnies • absurde lumineux glissant à travers le miroir et la nuit • sourire oublié comme une barque sur les pleurs livides • le diable pleure en chantant les automnes de l'éphémère aux splendeurs abolies • larmes étrangères sur les joues obscures de l'âme – voyageuses invisibles sur les voies de la peine • rayons mystérieux tels les murmures prophétiques de la fin – si pleine de commencement • des clefs obscures déverrouillent ma fièvre et mon froid • et l'amour né de la double écume – le vin abyssal de l'océan • ainsi je suis devenu – ainsi je me suis méconnu • ainsi je me suis jeté labyrinthe dans un royaume de douleur • me mêlant à la semence brûlante rougie par le sang – dans une double ivresse d'incandescence et d'innocence froide • et toi espérance, étrange fantôme que le soleil ne chasse point – toi qui prolonges en jour la nuit dépressive • personne erre dans l'ombre comme une bouche des illusions – comme une gare des mirages • à chaque pas plus seul avec insoluble en exil • mais le dilemme est un prétexte pour de plus létales voies • impondérable je sors par les fenêtres blanches et je ramasse dans des paradis éblouissants les nouvelles fleurs aux corolles atomiques • je m'unis aux nymphes à la lueur brisée – et je comprends avec plus de nostalgie les ténèbres • le bleu s'est arrêté dans une obscurité d'en dessous – et l'horloge promène en moi ses heures blanches • comme si mille yeux aspiraient d'un sol invisible les regards hélés par d'aveuglants aveugles • tu descends sur les marches imaginaires de l'eau – t'égares dans les canaux étroits d'entre barques et chandelles • et tu cherches une sortie dans chaque éclat de ta disparition impossible • dans chaque bris de ce faire-semblant extatique où l'oubli joue à cache-cache • dans chaque bris de ce jeu à n'être jamais • oui, dans chaque bris...

19. du labyrinthe

je traîne du labyrinthe des morceaux d'obscurité – mais à la lumière, dans la main vide, je ne tiens plus rien • la nuit au verre du mince brisé s'écrase sur l'asphalte • le sang se lave à l'eau d'étoiles jusqu'à ce que la galaxie de vapeur disparaisse • les avions chutent dans les trous du temps • l'archet des nerfs me coupe en deux • les partitions du noir tombent telles des caries dentaires • personne a été enfermé dans une pierre qui solitaire s'évade de la fronde • parfois la mort ressemble aux pétales d'un oiseau aux ailes étranges • parfois la barque de lune glisse silencieusement sur des cordes déchiffrables • et un escargot d'argent se reflète immense dans le miroir • oui, c'est lui le véritable minotaure à la gélatine timide percée d'aiguilles par quelque thésée infantile • et lui aussi – la pierre qui résonne en dévalant les marches de l'enfer • la bille de l'enfant descend – aliéné orphée – vers eurydice au vagin de lys blancs • le soir est tout ce qui reste à traverser – pour accoster au navire avec simple • au rivage létal dévasté •

20. l'automne de l'être

la nouvelle se renouvelle – l'appel s'appelle – la mélancolie glisse en clair profond • infernal d'équivoque, je fredonne l'automne jauni de l'être – le monde abject des morts • ce monde où les squelettes dansent leur oubli aux bals des masques • labyrinthes rêveurs avec tant de visages – fenêtres et ailes-miroirs • tes tempes glissent dans un fleuve de sommeil – et tu es orphée – et tu es personne • c'est comme si je nageais dans la rade des regards – enivré, près de la coupe lunaire telle une barque • hélas, c'est comme si je découpais ophélie en feuilles – dans une table qui m'assombrit, me pétrifiant en son sphinx navigable • j'embarque alors dans le pleur aux voiles – en traversant les aïons de l'hiver absurde • jusqu'à ce que, enfin, piège de glace – je me brise •

21. la dernière clef

je me suis appuyé seul – avec personne – sur le rebord de la fenêtre bleue – et je me suis regardé dans le miroir • j’avais un jeu aux perles de verre inutiles – et un labyrinthe complexé • une chambre nuitait, avec le nerf tourné vers le sud – et le nord de la boussole interné à l’hospice • soudain, un regard bien plus absurde se met à charger mon revolver avec aveugle de balles • le navire s’endort sous la brise des chagrins sur toutes ces paupières de chuchotements en train de feuilleter • on dirait que l’étranger des drapeaux raconte aux étoiles toutes ses tours de sable • ou que le professeur de géographie réalise soudainement qu’il abhorre les implications pédagogiques des cartes • et toutes ces navigations en extase heuristique qui l’obligent à comprendre que dualisme et infini sont absolument identiques • je sais pourquoi je ne puis discerner que des choses en verre – et pourquoi je ne dois pleurer qu’avec des larmes du soir • les draps s’écoulent de la corde à linge – le caméléon s’est levé polyédrique de la nuit comme un matin multicolore • je ne comprends pas pourquoi ce ruisseau de salive coule entre toi et moi – comme si nous étions deux chiens de pavlov • ou pourquoi l’échec onirique s’avère si insipide • quel bureaucrate s’efforce de nous décourager, caché derrière son bureau de ténèbres • et de combien de syllabes a besoin la sibylle pour commencer à prophétiser • combien de pas je dois faire pour séparer ma parole de ma route • et de combien de solitudes j’ai besoin pour accueillir dignement mon ombre • le silence a vieilli dans le puits et la folle sourit son inceste dans les fleurs • trop de jaune s’échappe des miroirs où je tombe • et trop de barques errent sur tes lèvres mourantes • oui, trop bizarre – trop étrange est cette spirale du sourire – que je tiens entre mes doigts comme une dernière clef •

LOIN À TRAVERS LE SOMMEIL DE DIAMANT

22. la nuit

la nuit, je ramasse dans les débris de l'envol la petite monnaie onirique du styx • je bascule alors sur le levier du réveil dans la chambre • je tombe toujours près des seuils du sommeil rêvant de mon insomnie • et les souffrances superflues telles des coquilles aux perles caressées • des larmes oubliées sur le court de tennis – absurde argenté sur la pelouse • ou ce mur le plus tourné vers le soir – si bleu et solitaire qu'il en vient lentement à ressembler à une harpe • un œil toujours plus profond sourit la promenade des méduses • vaine est la forme qui ne donne au sable même pas l'histoire d'un insulaire naufrage • depuis le néant vers le néant nous nous effritons – quand le désespoir est inutile et la mélancolie, dérisoire • le sourire m'agite tel un adieu de plus en plus étranger par-dessus l'obstination asphyxiante de la terre • et la fourrure noircie par le vert de la forêt me rapproche des fauves prophétiques • de tout ce que j'ai oublié – de tout ce que j'ai su – de tout ce que j'ai jadis tissé • mes syllabes sont des seuils – et d'étranges moïres des seuils • oui, d'étranges accueils de la rupture • profond, l'aven crie ses marches – et sans nombre les dénombre • s'interrompt de solitudes – et ses pas depuis longtemps éteints, il les rejoint • tu touches au passage la halte d'au-delà – la cité où tu n'es jamais arrivé • et le lunien vient te rendre visite – toujours invisible • mais peut-être es-tu depuis longtemps déjà mort – et ton ombre hante, hagarde, les deux berges du styx • peut-être es-tu encore une énigme – un adieu incompris – pour une mort d'au-delà de la mort • une mort avec la fin en suspens • ou peut-être n'es-tu qu'un miroir d'où s'écoulent des fleurs sur un sentier noué à jamais • une fenêtre dans laquelle tu t'éclaircis et t'imagines fille de la lune – la seule qui te comprend et t'embrasse • ou le labyrinthe qui, minotaure, te boit •

23. peut-être un train

peut-être un train de billets lointains • peut-être une horloge crachant la nausée et le temps – ou une balle de tennis qu'on bourre de coups • peut-être une main qui ramasse des rêves dans le bleu des pierres • ou le galop des tambours tourbillonnant dans les oreilles d'azur éclatant • le vide nous appelle avec les voix dont nous l'appelons • comme si un serpent démêlait son désert à travers la résonance des âmes • et les horizons se transformaient en miroirs • alors tu t'enveloppes dans les neigées du soir – alors l'obscurité te donne femme après femme • comme si la ténèbre elle-même en était une • ses lèvres te réveillent dans toutes les parties de ton corps – et ta tempe devient une barque pleine d'insomnie et de sommeil • un joueur s'approche à travers les portes ouvertes de la nuit – fantôme vêtu du blanc des bouleaux • il te cherche dans les pas de tes paroles, fusillés tels des oiseaux • dans tous ces mots qui se sont lentement fanés derrière toi • ton corps change de couleur et glisse dans l'herbe à travers la salive des escargots • oui, dans la sueur verte de la terre • la fatigue te crée une cabane où tu puisses t'effriter pour dormir • la tristesse t'est servie à table avec tes larmes en guise de garniture • et tu découvres que tu n'étais que la larve de tes rêves qui te dévorant s'envolent en métamorphoses somptueuses • le sable des attentes te guettait d'entre le verre et l'argent • et l'heure s'est avancée sans partager avec toi la gomme et le sel • et quand ce ne fut plus ce qui a été – parce que tout ce qui avait été était disparu • tu écrivis – ou tu bus – ou tu mourus – encore une histoire •

24. la bouche comme une larme

ma bouche coule sur ma joue comme une larme – ou peut-être je pleure avec ces lèvres aliénées • un pleur qui mêle le souvenir à l'oubli incolore • maintenant que la vis de ta tête pénètre un ciel que tu ne cherches pas • et la superfluité d'une séduction tissée de contradictions d'or • ou cette note bleue que tu cueilles dans une perle • un visage labyrinthique que tu pénètres de ta désolation évidée • avec les ailes de tes dépressions livides d'oiseau au vide cérébral • et le vieux silence en lequel, miroir, tu flottes vers toi-même • ce sommeil tourmenté avec lequel tu tournes autour de l'obscurité tel un serpent chamannique • et les récifs des lettres, inévitables aux navigations de l'écrit – qui ne sont qu'un cortège de naufrages • peut-être le requin t'amènera-t-il tel qu'un bateau au rivage – ce requin d'encre qui soulignait ton malheur • tout comme les taches des heures – toujours interrompues – toujours empruntées à cette usurière absurde – tuée année après année par raskolnikov • les miettes des syllabes restées après que tu as mangé le pain de pierre qu'on t'a léguée en héritage – tu ne le saura jamais et oncques n'as su, par qui • tout ce verger aux fruits chenus qui empoisonnent ton sang avec leurs sèves sages et tragiques • les béquilles du temps sur lesquelles tu appuies ton écroulement • l'eau qui étanche ta soif avec des exils de verre • et l'éclat de lumière – le dernier que la solitude t'a laissé •

25. il tombe une pluie

il tombe une pluie de regards myopes – sans lunettes • une grêle d’yeux vides – sans destin • personne prend le tram, par désespoir – et la solitude le quitte pour un autre • l’homme est une vitre brisée à travers laquelle un voyeur espionne une fille pendant qu’elle enlève sa petite culotte (pas bien propre) • l’homme est un miroir fissuré qui le transforme en deux moitiés se regardant – l’une l’autre • dédoublement schizoïde et amnésique • l’homme-heure est vidé à chaque seconde – comme un sémaphore qui remplit consciencieusement sa norme • dans les bureaux brumeux pour les dos courbés – oui, pour les têtes enfoncées dans les ordinateurs de l’absurde et du sable • ce mal cabossé comme des chaussures abîmées par trop d’usage • ces mots abandonnés par le sens – qui pendent visqueux aux branches d’oubli • et la terre nomade – suant son herbe menue • ou toi, poète étrange, entouré de tant d’ampoules électriques – toujours trop nombreuses pour tes syllabes désespérées • les peupliers comptent ta solitude jusqu’aux tiroirs des roseaux où tu t’es caché • la fenêtre joue au seul – et le labyrinthe coule des veines que tu t’es coupées quand tu n’étais encore que sénèque • sénèque sculpté dans sa propre senescence • et toi, ami du silence, raconté et préconté par les eaux • aux branches des berges accompagnant les troncs des fleuves • et la lyre tel un masque de vert sous lequel rampe orphée comme une double tortue • rien ne disparaît tel qu’on crut qu’il fut • nul chuchotement n’ajoute plus de feuilles aux mots • non, nulle syllabe – non, nulle syllabe • nulle syllabe •

26. j'étais

j'étais – mais je ne me voyais pas • j'étais – mais je passais comme en arrêve à côté de moi – recherché et non recherché – solitaire ensemble • oui, seulement après être parti, émergeant de l'asphalte comme une ombre • j'étais – ou je flottais – je volais tel un oiseau ou peut-être un poisson • bien sûr, quelqu'un aurait pu me demander à quoi bon j'étudiais mes entrailles – pourquoi je cherchais encore des hiéroglyphes dans les franges désintégrées du temps • oui, pourquoi je m'efforçais toujours d'apprendre à lire • parfois, alors que j'oubliais de m'oublier et que d'amnésie se remplissaient mes regards – je jetais mon désespoir comme une clef • n'ouvrant les murs hostiles qu'avec du sang • ou je racontais aux lichens les sybilles syllabées – j'essorais l'abîme d'un serpent de flammes • dont je puisse – envenimé – revêtir la peau • oh ! la mariée – elle, la suave fragrance – était un dé clair – une barque blanche flottant en étrange de lune • une clarté létale pour cœurs de nuit • une fougère au labyrinthe en marches • une fenêtre plus bleue que l'aile à laquelle sans vitres je m'attends • elle me découvrit entre deux vagues – peut-être de lumière – peut-être d'obscurité souriant de loin • peut-être le nœud violet du crépuscule • elle me découvrit entre deux lunes à l'angoisse étroite • dans un navire qui faisait sans fin le tour de la même île • qui tournait follement autour du même nom • elle me découvrait toujours – et en la regardant je coupais très lentement un pain d'écume • je découpais de sa robe toutes ces taches occultes qu'en des tombeaux du temps elle cachait • je lui disais tout ce que j'avais tu – tout ce qui était resté muet pendant des siècles • jusqu'à ce que poussait – jusqu'à ce que la recouvrait – tout le lierre •

jusqu'à ce que ses lèvres ne se distinguaient plus de tout ce silence vert • oui, jusqu'à ce que le soir tombait en ruines – et moi, je levais mes mains comme une prière de pierre sombre – le désespoir disparaissant au galop •

27. les étiquettes de l'illusion

j'enlève de mes yeux les étiquettes de l'illusion et je vois le néant
telle une guillotine de l'être • je jette au loin tout ce qui a été et
ce qui soi-disant s'est perdu • la lâcheté avale les barreaux noirs
– et les vagues du vague où les rêves se sont dissous • les cristaux
de la cécité vomissent l'obscurité qui nous dévore – qui dévore
tout ce que mes fantasmes trop lents n'ont pas encore dévoré •
les fragments obscurs de tous les regards forment dirait-on une
seule paupière – qui couvre les orbites hagardes de la colère de
personne • oh ! toi – paupière aberrante de panique qui m'a
aveuglé avec tes insomnies de haine • il y a une rage terrifiante
dans tes scorpions fantastiques qui ont détruit des églises – les
incendiant avec leurs flammes de venin • et l'horreur qui jette en
silence son abîme plein de cloches • mes syllabes devinent mes
retrouvailles avec tout ce que j'ai abattu • et avec l'espoir dont
la boîte bleue nous a depuis longtemps quittés – oubliés • les
croisières furibondes du labyrinthe prédisent le vertige serpentin
du sang des profondeurs enivrées de diamants et de cendres • les
sommolences ont délové leurs infinis – faisant jaillir dans nos
cœurs les ciels de mort • la lune découpe en nombres le soir • et
mes ailes fauchent les herbes de l'amer là où elles ont poussé •
des crispations frissonnantes de lumière déchirent en sourires les
drapeaux de tout ce qui m'arrive • disparaîs dans le vide et la
répétition, toi, nom sans sens – nom que personne ne veut plus
entendre • tu ne t'es pas diminué – tu n'es pas tombé assez –
infime insuffisamment petit • prélasse ton néant dans la nullité
de tous les démantelés – toi, solitude de glace • et surtout
n'oublie pas de tirer après toi, rêveur, la scène qui t'était destinée
– une fois éveillé •

28. en marchant sur le trottoir

je m'éparpille en marchant sur le trottoir – un doigt – une photographie bizarre – un fragment arbitraire de mon corps comme un puzzle • et puis une autre seconde – une autre ampoule – une autre peur bleue • une autre vague de la mer de ténèbres • acides sont les cris des méduses – leurs silences d'écume verdâtre • ou les cris gélatineux des mouettes dans lesquels je me dissous • oh ! résiduelles, les larmes me chaussent avec début de lune et fin de serpent blanc • vide thanatique entre des miroirs de sang • et les mots – comment peut-on voir l'air qui les bouge et les porte • l'obscurité déchirée par leur étrange lumière • le masque détissé à travers lequel vide tu te vois • le mal avec toutes ses syllabes manquées – mirage après mirage • guignol maléfique après guignol maléfique • elle prépare ses syllabes – elle prépare les derniers mots posthumes des morts • elle prépare de petits drapeaux pour saluer le bombardement atomique • elle porte à son doigt l'éclat de l'abîme tel un anneau prédestiné • elle ne rêve que de fragments – tout un arrêve de miroirs brisés • elle décolle son sourire et le colle sur la bouche du cadavre • sur les lèvres glacées de l'oubli • oui, elle sait te faire mourir avec plaisir • elle a découvert la poubelle où tu seras jeté aussi funèbre et absurde que possible • le peigne du matin avec lequel tu seras empoisonné déjà hier • elle verse dans ton verre le souvenir que tu boiras comme un vin d'amnésie • tu ne peux perdre que ce qui fut né autrefois loin de toi • et pourtant avec chaque chose perdue tu te souviens que c'est toi-même que tu perds • tu es le poisson pêché jadis dans la photo • tu es l'ombre qui se noie dans le miroir éparpillé sur la route sans poussière •

29. seul

seul, tu n'es toujours que le signe moins – et les négations passent près de toi comme pour te laver • seul, tu sembles ne plus savoir compter – et le bruit de la rue s'approche de toi tel un fantôme • tu sculptes alors en silence le vol qui t'a quitté • et tu reflètes dans l'asphalte le pas fou • tu essaies alors de retrouver la puissance noire – absorbée dans le lointain des fleuves • de réapprendre à déployer lentement l'ineffable comme – de nulle part – de nulle fois – quelque lettre • et surtout à déplier en des marches subtiles une aile – pour que fleur sur l'abîme elle puisse flotter • et qu'à l'arrêve l'oiseau des contes merveilleux elle puisse l'apporter • peut-être par œdip lui-même envoyés – les yeux aveugles me parviennent par le courrier de l'absurde tels des cadeaux • les syllabes éteignent le rêve au-delà de la mort – le signe interroge le tréfonds sans recevoir de réponse • ainsi nous parviennent-elles – de par les veilles de l'enchantement – sur des routes invisibles – les femmes qui chavirent à travers la chaux des bouleaux • ainsi rencontrent-elles, nos semelles, le labyrinthe avec son écume noire • penché vers le vert en rêve à travers la feuille tortueuse – portant dans la paume l'étoile avec laquelle je parle • et pourtant je reste le prisonnier d'un air sans transparence – entouré de géôliers et de choses • et les porteurs des corps noirs se révèlent comme des démons parfaitement communs – miroirs du mal banal • peut-être alors – peut-être du désespoir évaporé, tout disparaît • ce quoi sans sens – accompagné du qui absurde • l'opaque et l'ombre – et le soir toujours approximatif • l'intuition morbide de l'espace – ainsi que le segment de pensée qui s' imagine temps • le sauvage gaspillage des ténèbres avec leur bleu égaré • et les prophètes

effacés à la gomme par l'absence des arbres • et chaque syllabe
conçue dans le bruissement des sybilles • soit dès maintenant –
soit depuis toujours – le retour avec sa soif insatiable • le mal
avec la vérité aggravée – et le bien menteur, toujours sans
solution • les points de suspension – et tous – tous ceux qui
pourraient les lire •

30. **personne**

personne dans la solitude du rouge – personne sur la route d'airain – au sourire tel un serpent tombé • personne à la main avec une clef ouvrant presque sans le savoir – des portes invisibles • personne cherchant une entrée – ou peut-être une guérison du cœur entre l'arrêve et les arbres • quand les mains se transformaient en larmes – et puis, coulant le long de la joue rugueuse des écorces – très lentement, se caressaient l'une l'autre • la rosée de plus en plus noire s'attardait de plus en plus étrange sur les pétales – cette rosée du noir des profondeurs furieuses des fleurs • et je marchais avec l'abîme – avec dans mes mains l'aven impossible • moi ou personne – sur la douleur de styx de la terre • je partais loin à travers le sommeil de diamant – si loin que le cosmos ne flairait même plus mon ombre – lui, avec toutes les meutes de ses galaxies • je cherchais avec les lèvres des fleuves l'absurde glacé des monstres enfermés dans un rôle – la contradiction – le lieu où mon âme, enfin, s'interrompt • le sommeil transparent où les signes se détachent par volées de tout support • peut-être que tout ce qui me reste alors n'est que l'impossible feu blanc – que seul personne comprend • cette page de trop tard – pour les pas désespérés de la plume • cette page de jamais – que seul avec absence d'étoiles j'écris • en cet automne aux faunes de l'après-midi – où je respire mon silence léthal – comme une lune avec laquelle je pense • insomnie sans fin – longuement patiente – trop profondément écorchée de ses nuits • et les rêves dont je me dépouille – et le goût que je quitte – au-delà, toujours au-delà du seuil de miroir de l'image • et l'inconnu en lequel non apaisé – avec toutes les limites fanées – sans chuchotements ni feuillages

– arbre de vide je me change • avec toutes les meutes des
galaxies derrière – flairant mon ombre depuis
longtemps perdue •

31. le sommeil plus large

à partir de demain mon sommeil est devenu beaucoup plus large et la mort beaucoup plus étroite • une étoile s'est levée de ma tête – et de là elle veille sur l'abîme de mon cœur • oui, je joue à la marelle et j'échange des cercueils – espérant enrichir ma collection philatélique • la circulation fixe de mon sang me fait mal comme un miroir noir clarifiant le néant des images • la nuit tombe sur moi – étrange animal de soie – ou peut-être ma peau s'éloigne telle une pirogue tandis que dans le temps je m'attends • combien d'arrêve peuvent contenir les tendres miroirs – combien d'appels pleurent dans le pâle ondolement à peine chuchoté des eaux • combien de larmes invisibles flottent entre la paupière du front et l'aven suspendu • tout est brisé et de tes ailes étrangères – de tes vols – il ne reste plus que quelques mélancolies – quelques toujours ultimes éclats • et puis tous ces débris parmi lesquels je ne me vois plus • tous ces lits superposés qui percent le sommeil et le ciel • ou cette musique froide comme un robot au petit matin • et l'autre qu'on n'arrive pas à oublier – ou ta mémoire obstinée comme l'amnésie • oui, dieu te faisant don d'un silence de balles – dont il ne te reste que la troisième personne • quel que soit le nombre • la leçon d'absurde sur laquelle tu patines – à travers une drogue sans lettres • la leçon de dictée à la fin de laquelle j'ai oublié jusqu'à mon nom • je ne me rappelle que la gomme – et le roman blanc de ma vie • et bien sûr, les vérités du patriotisme noir à base de pentothal • je me tiens devant la fenêtre par laquelle j'ai été défenestré – par laquelle j'ai défenestré mon attente • je reprends avec régularité mes exercices d'asphyxie de minuit • je danse au bal avec la botte espagnole – jusqu'à ce que méphisto me sourit •

32. opposé

opposé à l'œil aveugle, l'œil obscur – comme, sculptée par la vie, la statue du zéro • mélancolique telle une barque étrangère aux voiles de séparations et de noir • et moi – accroché à l'asphalte comme à un miroir opaque où mon image s'est perdue • oui, figé devant le mirage soudainement écorché • alors j'ai vu qu'une vieille furtive avait volé toute la chaux – et que le temps que je connaissais s'était arrêté • la vieille m'avait séduit avec sa beauté translucide de poisson nageant entre l'aquarium et mon arrêve égaré • je me souvenais du secret de la grotte bleue – pareille à une fenêtre avec la nuit dépourvue d'écume • ou peut-être telle une écume sans fenêtre à travers laquelle on ne peut discerner que le trouble • quand la panique te fait transpirer comme si tu étais soudainement recouvert d'une colonne de soldats • le corps obscur me favorisait pareil à un champ de manœuvre – moi, le tiers exclu • me forçant à m'absconire dans la fourrure absurde des buissons – étrange chasseur perdu dans le feuillage des fauves • la compréhension s'était approchée lentement de ma main – me collant à un bord d'asphyxie • au-delà duquel je ne pouvais pénétrer • une paralysie aveuglante scintillait mon sang – ce sang tel un grillon géant • les marées de la chair me transformaient androgyne – me faisant glisser d'éphèbe en vierge • les fulgurances heurtent ainsi les murs purs – et la liberté me coupe comme un couteau • oh ! seul le néant peut regarder l'âme sans entrave • et c'est par l'extinction seulement que l'on peut être sauvé • œdipe boit le destin avec ses orbites noires • le drogué magique émerge de son *trip* vert pareil à une aurore boréale • même nul • même rien • même inconnu indicible • lumière ! oh ! lumière ! – toi, obscurité impénétrable des autres •

33. j'absorbe mon regard

j'absorbe toujours mon regard au-delà de la limite que je peux atteindre • cette limite toujours autre – comme une syncope de la terre arrêtée • parce qu'on ne nous raconte que l'oubli • on ne nous dévoile que les images effacées – le monde vide de l'œil aveugle • il pleurait tous les instants de son âme – lui, ce moi dont je me suis éloigné – jusqu'à ce qu'il devînt très pâle – et toutes les choses se pliaient autour de lui • et il se disait – lui, c'est-à-dire ce moi amnésique : « le monde n'est bon que pour les animaux malades – pas pour l'homme ivre de solitude • éteint est le monde dans le spectre vague de la lune – car trop de vert dort dans ses événements absents » • les poissons aveugles ne respirent que des abîmes • eux – et les femmes abyssales qui tissent les écumes du néant en de chimériques racines • des neigées de vertige sans pensée flottent en nous et nous poussent dans des transes insensées • nulle extase ne s'accroche à ma fenêtre • nulle profondeur ne m'est initiation au chant magique • de sombres aimants me serrent dans leurs poings – me pulvérisant dans des dépressions lunaires • une sorte de mort ouvre ma porte – en me peignant en blanc • et j'étouffe de neige et d'attente noire • je peigne mon cerveau et tatoué je tombe parmi les sentes • aventure des appels qui gaspillent mon désespoir dans des brumes d'or • quand je dors immortel et indiscernable • scélérat esprit nébuleux du génie corrompu • bizarre ventilateur de baleines, il veut que le sang de l'amour sorte de son âme comme du pus – ou comme une information déshydratée • devoir stupéfiant du scarabée qui frappe à ma fenêtre avec le doigt du destin ou avec une phalange de coïncidence • course avec la mort payée d'avance •

34. quelque chose

on dirait que quelque chose glisse – comme si c’était une feuille – un labyrinthe de nerfs • et quelque part sous la paupière – le miroir de cendre – que j’attends avec une étoile de clameur dans chaque syllabe • oui, de la hauteur vague des morts abismales – les murmures des arbres pleuraient • peut-être la chimère que je distinguais à peine dans l’air – cherchait-elle avec sa queue fantastique une place pour la fenêtre • un endroit par où *seul* puisse se déverser en silence • ou, pourquoi pas, un instant spécial où l’autre fille – dont le souvenir telle une visse m’irritait – puisse mourir d’absurde • et si ce morceau de lune était une pâleur d’eau épaissie de rayons – la pierre me deviendrait une joue très étrange – avec la netteté entière d’une larme • et si la clarté me devenait audible – telle une naïade à la chevelure défaite – je fondrais de silence • et la désagrégation de mon regard m’interdirait le seul sentier par lequel, m’atteignant – je puisse me voir • maintenant que je me suis asphyxié, la nuit dans mes bras • en racontant, le fontainier découvrirait quelque part sous sa peau, tout près de moi – le sang de toutes les submersions • ce sang dans lequel tous les solitaires ont trouvé un instant à noyer • un instant – ou peut-être une caresse où périr • une flamme à la racine vieillie et aux syllabes tordues – peut-être le puits bouché où un dragon respire les feuilles de sa mort blanche • lui – ou le cri chantant de mes anges brisés • lorsqu’un oiseau bleu crisse la clef de sourire du démon •

35. tout

tout se brise dans mon âme entre larmes et éclats • avec le fleuve archet et la barque évanescence viole – je ne cesse de m’interroger flottant et mourant • je m’éloigne de la lointaine en demandant – elle s’éloigne de moi me demandant • et, porte vers nulle part, se cache par aveuglant plaisir • elle, la départition – elle, la déportation fantomatique des rois approximatifs • ils marchent à côté du miroir telles des images étrangères • ils traversent la fenêtre comme si le labyrinthe les pleurait • et un arbre pense mon adolescence – la vieillissant avec un bizarre craquement • je tombe avec les marches dans des ailes par abîmes d’escaliers – et l’étincelle bleue m’appelle • elle guérit, lissé par mon regard, mon pas-signe • et avec un étrange lasso rougi par la mort-tempête – tu t’efforces de t’accrocher à des touffes de ciel • la tristesse insomniaque du nord – et l’autre – avec ses bras transparents de cristal et pâleur • comme un chien au fantôme blanchi par la lune • et cette main élastique de lettres mortes – qui a épuisé en des histoires tout mon bleu • ou les assiettes de mon cerveau que je brise furieusement sur le ciment • étendu comme une flûte dans l’herbe magique – on ne peut rencontrer son cœur qu’à la suite d’un pari perdu • à l’ouest du couchant on découvre une syllabe qui a oublié de flotter • un saut engourdi par une injection de l’au-delà • et pourtant l’étranger en moi a anéanti ses contours • et l’autre – de son jardin de fleurs carnivores – m’a confié une larme initiatique • « donne-moi ton fil de sang tel qu’un poignard », me dit-elle • « et la nuit déchiquetée et sauvage comme un avortement • animal plein de rouge – moribond et obscur » •

36. la note noire

avec la note noire près du peuplier impair – clef de la nuit • seul avec le sommeil sur des miroirs – blanc comme une clef de fumée • plongé trop profondément dans le refus – je n’ai su me départir à temps de ma chute • trop de semaines à côté de trop de cercles – depuis que le cirque fantôme n’existe plus que par l’unique spectateur qui accepte parfois d’entrer sous sa tente vide • depuis que les pages sont blanchies des lettres non lues • et un serpent argenté simule sa mort sous la flûte grise • oui, depuis que définir la normalité revient à définir un cadre politique • la cruauté est un théâtre de l’oubli pour toi – l’abandonné • pour toi, homme de solitude avec toutes tes idées crucifiées • sur cette plage assombrie des mouettes qui se sont envolées – illuminée de tous les signes niés • et les tempes par lesquelles je pénètre en moi-même – quand j’avance sur le lent sentier du suicide • moi qui sais – toi qui meurs toujours en-deçà de toi-même • toi ou l’autre – avec son histoire cachée dans l’étrange tanière des parenthèses – aux pas égarés parmi tous ces instants étrangers • simultanités non concomitantes de la hantise – de cet impossible défiguré par les syllabes • nourri par le hasard et le chaos • néant au regard détourné comme un ni douloureux • ou un même – un du tout – un jamais – habité par absolument personne • comme une vis – par son absurde souffrance • hélas, tu recevras tes gifles – des coups immérités – tel un miroir brisé dans une jungle à l’âme tordue • et tu décolleras ton sourire des ombres vomies par les profondeurs de la nausée • ton sourire qui crie – qui laisse derrière lui les rochers inhumains • ton sourire qui s’estompe tel un dernier rayon – comme je l’ai déjà dit – de rien • d’absolument rien •

37. l'ange vert

l'ange vert incrusté dans les arbres – la vague d'obscurité des visages • comme tous ces triomphes ironiques me semblent étrangers – transpercés de ces dépressions qui questionnent • toutes ces nuits pourries par les étincelles de tant d'aubes comme par autant de dés possibles • les transparences descendent avec leur aveuglement voyant – nous enveloppant – nous abolissant • en mourant, avec d'autres bras je sors de moi-même – avec d'autres bras j'apprends enfin à embrasser • mon corps moribond se transforme en crépuscule – se transforme en caressante aurore boréale • au tréfonds de laquelle en m'évanouissant – je nage • et la masse de l'abîme – l'enclume étrangère dont je rêve comme d'une vacuité douloureuse • la lune exsangue où mon scalpel s'est égaré parmi des blocs de froid • ou l'absurde blanc pareil à une fabrique de fantômes • la part de l'autre – qui est hiver – qui est traversée • et la part de l'enfant étranger que j'ai tué • les balles d'argent avec lesquelles je contemple les arrêves du sphinx • et l'énigme des humanités antérieures conçues dans le vide – pour le vide • arrêvées avant même le big bang – par cette désagrégation silencieuse du néant • lorsque je pleurais froidement dans un lointain sans blessures • lorsqu'une voix grandissait tel un œil au milieu de mon visage • et de nouveau une joie chimérique souille le sans-fin de la procession que je fus • quand princes – et papes – et empereurs écroulaient leur aveuglement de colonnes – et le temple des fantasmes portait la couronne démente d'une montagne folle • où les coucous mûrissaient leur exil dans le battement automnal des ailes – telles les évanescences pâles et calmes des lunes qui furent autrefois • et autour du regard absent

– jamais – rien • et les paumes des regards tremblant décolorées •
et le ciel qui se décrit comme les tables d’une loi absolue • que
le premier écrivain n’a pas osé promulguer • peut-être,
simplement, parce qu’il était trop timide •

38. hivers et labyrinthes

je traîne à travers moi des hivers et des labyrinthes d'argent • je me dissipe dans un réveil infini • je conquiers l'arrêve absurde avec mes squelettes stellaires du temps brisé • trahi par la chute – incendié par les erreurs des autres – je porte en moi le cri de la dernière clef • pareil à un pharaon régnant sur les caillots de l'air – régnant sur ses blanches poussières • soulevé par l'abîme – feuillu de dés pandémiques • tel un prince de la peste feuilletant son néant • tel un prince de fumée se contemplant en sa dispersion • étrange fleur est cette pierre avec laquelle le cauchemar me lapide • lourd est le cercle de pensée avec lequel vers moi-même je me tourne – osiris du néant accueilli par une larme • solitaire – anxieux – et solennel – le pharaon aux pages de mains • et encore – cette neige étrangère à travers laquelle plus blanc que le vide je m'effile • je me cueille avec des rayons de lune dans la nuit du sang qui me reçoit • je me suicide avec la lame d'un secret pour me débarrasser de la hantise où j'ai enfermé ma liberté • avec ses lèvres minces – l'étranger me raconte – et avec chaque syllabe à moi-même il me rend • le souvenir nostalgique de ce qui aurait pu être – non de ce qui fut • des chemins perdus – des ailes infranchissables • non pas d'un vol mais des oublis amers d'absolument rien • des trahisons de soi – avec leurs crampes de lumière – de tranchant sans alternative • d'échos trop cruels pour la cloche – trop funèbres pour le pas et pour sa mélancolie comme suspendue à la potence • non pas la voie vers l'enfer mais seulement vers les cendres – oui, les pleurs aux joues sèches • quand tout à la fin – même l'âme – s'avère un masque pour le néant •

39. rêve triste

c'est un triste rêve que de te promener parmi tous ces futurs fantômes • d'accoster avec ton attente près de leur jetée en ruine • près des délabrements que tu as perdus – mais qui s'obstinent à resurgir devant toi • et cette tache blanche avec laquelle je voulais fendre l'air – comme si j'essayais de déprendre un point d'interrogation d'une baguette de glace • et ce morceau de terre qui me racontait qu'il était une île • la rivière coule comme un jeu de cartes entre le fauteuil et le lit qui monte jusqu'au plafond • et cette eau qui rêvait de moi n'était-elle rien d'autre que la fumée de ma mélancolie aïonique • ou la brume à travers laquelle je lévitis comme si je traversais un miroir • je lis une séparation dans l'aile avec laquelle je m'écris • l'incolore de l'énigme détache mon regard de mes yeux – car nous ne voyageons qu'entre des sphinx aveugles • étrange visage inversé recouvrant des mono-schizophrénies boréales avec des atolls en œil de paon • et le pourpre de toutes les pertes – qui m'appelle, acide solitaire, de la fenêtre en x • chaque pas arrache de moi une bouchée de l'enfer au centre duquel répudié j'étouffe • en me suicidant je retrouverais peut-être un second souffle qui pourrait me sortir de cette asphyxie telle un bloc de charbon • de l'asphyxie où m'a jeté mon destin non vécu • un hospice éclaté en son milieu par la lune mono-schizophrène ou le schizoïde argent – aurait pu également s'avérer une issue • car quel souffle plein d'envol porte en lui l'ange de la folie • et par combien de fruits et de fleurs n'es-tu cueilli dans son éden divin • quand toute cette grisaille autour de toi, cœur – se dissout • et le vide hurle tel un œil au milieu de l'au-delà du cerveau • où seul t'attend le néant au revoir déchiré de sourire •

40. le vieil albatros

la neige interdit mes pas – je pénètre dans la glace des signes •
oui, j’essaie de penser – de flotter – avec toutes les parties de
mon corps • la barque lunaire – lacunaire • larme sur un rayon
quand je rame à travers le pâle avec seulement la tristesse –
quand je rame avec seulement la pensée • oui, moi le perdu
pierrot à la chaux triste – tenant par la main le lunien • je tâte
obstinément mon errance et ses pas épars dans le bleu, je ne les
quitte pas • moi qui me fond dans le vert en marchant et me
coagule à nouveau des ténèbres – où mon intransigeance fait
éclater l’absurde en sens • moi qui ouvre mes paumes en étrange
lumière – et en lignes de mystérieuse obscurité me raconte • et
ces seuils du seul – jamais avec autant de silence dans l’instant •
et l’étranger conçu au loin tel un homuncule peint de défaite –
avec la lune flottant dans l’aquarium exilé de sa tête • car le poète
pense avec la lune et contemple la nuit avec son cerveau • et œuf
de diamant s’élève son âme abolie par l’échec – son sourire
pareil à une lame rétrécie par l’éclipse • frissonnant de larmes
descend, de ses joues de terre et de glace, le vent blanc – des
joues inclinées par l’herbe et la mort • et éteint, mon cœur le
regarde à travers les silences noirs • et le rouge crie – le fragile
argent brise le ciel en navire avec son désespoir de branches
amincies • alors le vieil albatros balaie la plage chenue de ses
ailes abattues • alors il mesure avec l’infini son vol paralysé • ...
alors son bec mystérieux creuse dans l’arrêve tout ce que son
faix sombre – sa souffrance aspirée du tréfonds – ne pouvait plus
soulever • alors l’oiseau se brise dans l’homme • et l’homme –
oui, le néant – lui, le vieil albatros – enfin, il sourit •

41. vapeur et fumée

vapeur – et fumée – et blanc de fantômes dormant au long des frontières • les poètes émergent, funéraires, des acacias – et l'étranger à la chaux raconte les bouleaux abandonnés • les doigts lèvent la neige – et la tête nage quelque part au bout du mirage • et le mono-schizophrène se dédouble – et s'écrase contre lui-même se brisant comme un château schizoïde • jamais accumulait les défaites – oui, car la solitude me quittait • elle, la femme absolue des commencements • oh ! le labyrinthe ne me laisse qu'un autoportrait de feuilles • et les nerfs aiguisés comme des aiguilles criant leurs dures douleurs • et toutes ces chutes avec le métal engourdi dans les pages mortes • cette pierre tournant absurde entre limites cassées – ou lui, mon visage dissous par les larmes – aboli par les pleurs • mon visage – telle une barque flottant vers jamais • d'au-dessous des nuées de miroirs, pareil à un frère étrange, vient m'accueillir le néant • et le tout perdu, il me le rend dans une fleur au parfum d'impossible • ... ou peut-être le pic sur lequel je soutiens mes pas vers le haut • l'échelle aux marches jetées au-delà de la fontanelle – ce parachute absurde qui monte vers un vide jamais exploré – d'au-delà du bout du monde • vu de là-haut – l'éros des étoiles s'éteint dans la peur • et les puits de l'inconscient se dressent avec leur perplexité pleine de bitume • oh ! ici tu vas rencontrer certainement personne comme interlocuteur • et tes syllabes monteront telles des larmes inversées vers les yeux apathiques du demiurge • ...hélas ! alors le guet glisse le long de la nuit avec son cou brisé comme une branche • et l'éternel – terne retour – me hante avec une faim de pierre •

42. océan pleurant

l'océan pleure avec des vagues ses abîmes – ses joues naviguent à travers des larmes désertes • sans fin est la veillée du néant • sans fin – la réceptivité du hasard qui inonde le temps de labyrinthes de vies • étrange est le jaune qui pousse de ma paume • étrange m'est personne où fenêtre je m'esseule • lettres pétries pour quel regard • douleur bue par quelle soif des cœurs • où est le chemin qui me mènerait – où est la porte que je devrais ouvrir • le silence s'installe sur des heures de pierre • le silence s'habille de blanc figé • les yeux tombent dans la neige – les regards s'enfoncent dans des frissons d'eau • je me balance entre sphinx et enfant sans découvrir, par simple énigme, ma réponse • il y a dans les errances du rêve une résignation humble qui porte en elle tout le désespoir polluant au nom duquel nous vivons • oui, j'essaie de comprendre et j'attends toujours un dédoublement salvateur • un autre moi-même qui puisse m'apprendre à ouvrir les portes • je sais, cependant, que nous ne nous coagulons dans l'air qu'à travers le lapsus de la naissance • les morceaux d'amnésie glissés peut-être de l'âme avec le sommeil sont les seuls événements qui puissent encore nous cacher • infranchissable hiver du suicide • et à nouveau ces regards pareils à des cordes qui nouent mes chevilles • mon index me brûle – et la glace fait fondre le hurlement que j'essaie de montrer • et le couteau se transforme en sourire • et ma grotte attire tous les fruits qui me répugnent • et le vide me guide tel un mort reconnaissant • car ce monde n'est que l'entrepôt où se fut empilé tout ce qui m'est dû – tous les objets volés et les vies que je n'ai pu vivre • ou ce zéro-miroir où sont rassemblés tous mes malheurs • et ce chien non négociable dont le fidèle désastre m'a toujours accompagné • et l'agonie – spectacle non-stop télévisé – folie tangente à la nuit, avec les trains •

43. la poche de nuit

j'ai oublié ma poche de nuit dans le dé d'un rêve • et mon cœur s'est gonflé larme – en ce cosmos infernal • je meurs dans la veillée du néant où enfin je m'éveille • tel un fruit intangible qui flotte – étrange message – au-dessus des illusions • et je découvre quelque part entre fenêtre et miroir – une clef pour ouvrir le sommeil et libérer quelque horreur oubliée • peut-être même la mort que je croyais avoir perdue – avec le trône auquel j'avais jadis renoncé • sinon quelque grâce des temps nobles – qui surpassaient en dons l'absurdité du destin • en ces temps-là chaque objet cachait un dieu étrange à l'apparence ascétique des grimoires doux • et la chambre chenuée où ma vieillesse m'avait quitté – m'enveloppait dans le cocon soyeux de tendres ténèbres • je me découvrais ainsi prisonnier de quelques frontières éclatées – gardé par les regards des gardiens morts • je tenais à la main un pistolet de froid aux balles de glace – ou peut-être un volant qui couvrait l'écran avec l'histoire de mes échecs • lorsque j'essayais de la dessiner – elle, l'histoire mystérieuse avec tant de débuts et aucune fin – je ne finissais jamais le A • d'ailleurs, j'avais divorcé de toutes les femmes avant même de naître – ou, au plus tard, quand sur le point de naître je m'étais pendu avec du bleu • sans doute, je savais que je ne serais jamais un cerisier – ou peut-être une tombe au sourire consacré • mais éventuellement, un fantôme de plâtre au visage livide • sinon quelque message vide de sens – comme la paume criblée du texte dont on ne peut plus lire que le sang •

44. l'astre d'albâtre

l'astre d'albâtre du saule – et le cure-dent bleuâtre avec lequel je mange la lune piquée • et sa beauté comme un spasme qui s'incurve en moi, incompris • et la clef à travers laquelle je me regarde comme par une lunette – et je me dé-garde moi-même jusqu'à ce que toutes les choses dé-gardées – oubliées – m'atteignent • alors la nuit se meurt et les étoiles gouttent dans mes paumes, crispées d'un pleur absurde • et lui, il m'approuvait – mais il n'était peut-être que la frustration d'à côté du fantôme • lui et la solitude de personne • ou lui tel un cadavre vivant se promenant à travers une carrière inutile • vendu par la tentation de n'être que vêtu d'un nom hérité • hélas, la muse souffle vers moi à travers la sarbacane de la douleur – des fureurs du cœur • et avec les larmes tirées de l'encrier de mon âme – j'écris • tant de vies rabougries dans le labyrinthe de la panique • ou les feuilles de sel du soir – syllabes frémissantes des nerfs • ou les rêves pareils à des arcs-en-ciel nocturnes – quand la lune décompose sa pâleur dans mon nuage neuronal • toi, peut-être, tu n'es que le mammifère magique auquel je bois • ma nef d'enchantement bleu – au gouvernail de mirage et aux voiles d'arrêve • de ce navire je bois des fantasmes de pierre comme d'une coupe avec laquelle je vogue à travers l'œil aveugle • je flotte vers mes regards tombés au-delà de l'horizon – et ma pensée respire des statues – des souffrances sculptées • étranges monstruosité hébétées des hospices • le souffle d'une divinité égarée dans le désert – entre silence et extinction • soudain ces mots enfermés dans l'obscur de la pièce – éclatent inutiles et sauvages • le phare féroce de la haine guidant vers le naufrage des suicides fragiles – des solitudes aspirant invinciblement à

l'échec • des dépressions profondes avec tout leur livide
déchargé • et la nausée avec laquelle sur l'asphalte poudré je
vomis de sombres forêts • oui, la solitude acide qui me
saupoudre – sel sur le soir des miroirs • et la fleur hurlante d'où
jaillit le rat de l'absurde – avec sa couronne d'or perdue en
crépuscule d'ambre • et le trou d'air à travers lequel l'avion a
disparu – lui, le cercueil du dernier mort •

45. le rêve dédoublé

le rêve est dédoublé – plié en syllabes de miroirs • aliéné brûle le pâle – consumé par sa fièvre lunaire • les heures tombent monotones dans l’horloge telles des pièces dans une tirelire • cet instant – ou l’autre – est enveloppé d’un bleu auquel je n’ai pas le temps de penser • comme un électron qu’on nommerait œdipe – je m’attarde entre les deux masques qui m’appellent • de quelle poussière d’étoile m’a-t-il façonné, telle une statue, le destin • aveugle est le pas par lequel j’entre en toi – comme dans une eau de sommeil à l’immersion toujours plus lourde • oui, aveugle est le jour où encerclé par la nuit je rêve • vitreux est le temps du regard avec ses poissons morts • incandescente fenêtre me promène parmi les ombres blanches – et les syllabes s’étouffent bleuies dans ma bouche • incrustées sont les graines de pavot dans l’argent narcotique • les arbres s’en vont me laissant derrière – livide fantôme – dans la nuit vieillie de neige lunaire • je pleure sur les joues de toutes les images qui m’ont rêvé • l’annonce m’annonce – l’appel m’appelle – la mélancolie me glisse profond • le silence atterrit dans le miroir jusqu’à ce que de ma mono-schizophrénie dédoublée s’écoule le venin – et la terre se transforme en un zoo luxuriant de fleurs carnivores • bois étrange est l’éloignement entre la corde et l’eau – aliénées, les étoiles portent le deuil du frère mort • et veillé par le cendrier – j’écris quelque chose qui en moi, en périssant, se répète • j’écris une pierre de transparence à la pureté incertaine et froide • j’écris la guérison d’un éventail calciné • et l’air bizarre à travers lequel je discerne à peine – effrangée par des frissons, la forêt • et les rames qui m’ont conduit jusqu’à l’œil du verger • et le rêve de syllabes par lequel j’ai atterri avec mon double mort dans le miroir •

46. **sans but**

tu avances sans but jusqu'à ce que tu oublies ton histoire • tu oublies même l'autre dans la barque – tel un double absurde ramant en aveugle • le rivage s'approche comme une paupière – mais de quel œil • et il fait étrange – et il fait ombre – et sur l'eau il y a un souffle de vert • un conte d'eau bercé par des syllabes • infernale d'équivoque est la morale divine • il jaunit à l'automne de l'être, ce monde des morts • cette lune où les squelettes dansent leur amnésie aux bals du masque • des labyrinthes rêveurs avec tant de visages-fenêtres et d'ails-miroirs • tes tempes glissent dans un fleuve de sommeil – tu es orphée, et tu es personne • une étrange transparence te respire comme si tu étais de l'air – et ton regard s'enfonce dans tes veines tel un scaphandre • la rencontre de mes pensées éclate en volées – et l'angoisse est le détroit des continents d'aliénation insupportable qui semblent vouloir se dévorer • et toi – et toi – charnière aberrante d'aucun monde • oui, toi – féroce tu nous fauches •

47. le chapeau plein d'yeux

peut-être que je me reflète dans un chapeau plein d'yeux – flottant sur le miroir • peut-être que je ne suis qu'un narcisse – labyrinthe démêlant avec un peigne son chemin • le chemin que je trace en secouant, des lignes de ma paume – impalpable, une poussière • bien sûr, j'ai maintenant dépassé l'âge enfantin de l'angoisse • le temps où je ne rêvais que de dragons et de bizarres squelettes, tel un mendiant, un couteau suppliant à la main • peut-être ma vie – ou les vêtements oubliés sur la chaise qui déversaient dans le noir des histoires de fantômes • une barque passait à travers ma fenêtre en battant lentement des ailes – qu'elle était douce cette folie d'un sourire • plus douce – bien plus douce qu'un pot de confiture •

48. et à nouveau je me perds

et à nouveau je me perds dans l'arrêve comme une limousine blanche au volant de neige • notes d'obscur au bizarre de noir • ralenties – aliénées – les secondes me regardent avec transparence – elles, larves ébahies de l'infini • et j'étais un – et j'étais deux – et j'étais une toile d'obscurité au sexe incertain • et j'étais un hélicoptère au seuil de dés – et chaque point du hasard blanc était le hublot d'un kaléidoscope abyssal • alors un doute inconnu m'emporta vers des royaumes fous que j'ai caressés des lèvres absurdes de ma nef • je brisais les limites en éclats de coupes que je noircissais – moi, le sang du temps • ainsi je mourus poursuivi par mon insomnie en ruine • ma main n'était plus que la guitare du destin à laquelle je jouais • une sorte de signe moins de toutes les caresses possibles qui m'avait transformé en un nombre négatif infini • le silence – regard solitaire et île – je le sème avec des pierres lavées dans le *ni* • maintenant – que tout mon désespoir a été saturé de gommes – et ma vie est devenue un avion détourné • dans la boîte de pandore il ne m'est resté qu'un sourire à l'amertume vague – sombrant dans ses profondeurs évanescentes • étrangement, je ne pouvais voir que des êtres de pierre • mes regards étaient les rayons de la magie de pierre à laquelle je me voyais condamné • je chantais le sacrifice de mes pas – et je te cherchais, souffrance aveugle, à la chlamyde luxuriante de labyrinthe et de méphitique marais • oui, toi, ma fièvre de cristal •

49. les frissons de l'herbe

les frissons de l'herbe dans la chair somnolente de l'eau –
comme si narcissse essayait de naître, étranger, du miroir • ainsi
les doigts trempent dans le temps – ainsi, instant après instant,
les lignes de la main adviennent • l'aile se transforme en
nombres qui se montrent les uns les autres • portés par le velours
de la caresse les miroirs liquides du sang s'écoulent en toujours
renouvelé labyrinthe • combien de fois le sphinx de l'enfance
m'a rêvé en déversant des énigmes à travers les fenêtres de mon
âme • et la norne endormie aux racines du puits – combien de
fois elle a coupé les cordes versicolores de ma syllabe • portant
la mort à travers des mots toujours plus étranges • une échelle de
mousse dans l'abîme – une colonne de marches jusqu'au
tréfonds • au soir des lettres et des ombres – d'étranges caillots
de sens s'endorment entre moi et la page • et le morne de l'air
me regarde avec toujours plus de vérité • oui, la lune
spermatique frappe à la porte d'ivoire du rêve • et les clefs
taillent dans le noir les sourires des portes • la fleur est sceptre
et abismal chemin sans poussière • je porte avec moi la cellule
aux barreaux telle une inévitable coquille d'escargot – d'où je
répands sans fin mon argent moelleux • l'enfant-énigme
s'approche de moi toujours plus bleu – et à chaque évanescence
de la nuit, toujours plus bleu est son nœud d'obscur • l'oubli me
laisse derrière plus blanc – et plus ectoplasmique de lune • seuls
les sourcils, seuls les sourcils survivent de mon visage éteint –
où les étoiles se perdent •

50. si j'avais une rose

si j'avais une rose – peut-être que je pleurerais sa perte – pétale par pétale • si une fille m'aimait – peut-être que je pleurerais sa perte – sein par sein – et goutte de baiser après goutte de baiser • si le rêve me donnait une nuit – si l'arrêve me donnait un abîme – peut-être que je me pleurerais moi-même – perdu à jamais • comme ça, je n'ai rien – et mes doigts ne me séparent de rien • ils se dénombrent, absurdes – jusqu'à ce que les nombres s'endorment sur les oreillers – tels des enfants aux couronnes d'or • comme ça, je m'étonne que mes mains ne soient pas des ailes – du verger infini du vol • où tous les fruits sont volés – par des oiseaux au feu fort étrange – et d'autres aurores boréales • les signes moins me métamorphosent – me transformant en images qui s'enfoncent dans des fours à miroirs • alors des pandémies artificielles déposent sur nous leurs couleurs létales – telles des fleurs fantastiques • abandonnées par tchekhov entre les syllabes de vergers depuis longtemps disparus • nous apprenons soudain que nous ne sommes que des morts en transit – qui accosteront demain au large d'un autre absurde océanique • ou peut-être à l'évanescence d'une île qui porte toutes les mariées noyées du monde • descendant – une fois mort – je découvre là – un là-bas d'alcool dont je ne sais rien • l'arbre de toutes les ivresses auxquelles la douleur m'aurait destiné si je m'étais marié – non pas à une elle – mais à ma propre solitude sans bouteille à la mer •

51. à travers le labyrinthe

porte-toi dans tes bras, île – lève-toi, étranger de solitude • les lèvres des larmes m'appellent avec voix de cieux ouverts • n'importe qui – n'importe quoi... • peut-être un accordéon – peut-être une balalaïka • peut-être une mélancolie traversée, muette, de questions • écrite à l'encre de nuit est la lune des loups blancs – et le non-mot qui en attendant te hante comme un encore non-né • ou là – où l'alcool dépose les gélamines mystérieuses du sommeil • la forêt de résine et de flammes qui danse en évanescences de sourire • on dirait un cadavre engourdi sur des tables de froid • une aberration ectoplasmique enfonçant sa bouche en lourd de bleu • et l'étoile sombrant magnifiée dans son ascension abyssale – comme si mon œil allait cesser de cligner • moi, plus étrange que d'habitude – bien plus mort que d'habitude • et ces graines létales à l'odeur d'étincelles • et l'individu au cristal noir – pleuvant dans l'abîme de l'oubli • ou la voix extorquée du pâle – jetant autour de mon cou, tels des lassos, ses échos – et cette lune de la nuit du chantage • ni, ou peut-être personne, à la syllabe en miroir – personne ou peut-être ni à jamais innommable • dé perdu entre casino et chute – ou coup de feu à l'absurde volant • et si, hibernant, nous disparaissions dans l'orange mécanique • les murs des maisons se fondant en vitres d'hiver – comme des mélusines jadis en de blancs jardins • ou si nous arrachions des croûtes de l'air les limousines aux yeux bleus et aux seins nickelés • dans la nuit des syllabes, assiégée par des fenêtres brisées • dans la nuit des murmures portés par des robes à travers le labyrinthe • dans la nuit où la nuit s'est éteinte •

52. jusqu'au loin

je me suis jeté jusqu'au loin – tel qu'un ange, un cri étrange • j'ai navigué jusqu'au loin comme une enveloppe portée sur une planche – une enveloppe à la blancheur gonflée de mots • de parlants rayons m'embrassent – avec de parlantes ailes je respire quand, pendant les nuits ensoleillées de lune, j'émerge de la caverne du comprendre • la frustration – la douleur – fouettent avec lucidité nos rêves absurdes • le bouffon porte la marque de caïn – le fou rouge est enneigé par sa lèpre blanche • le sénile ressemble à une momie sculptée en démence létale • les syllabes noircissent de mort sur les seuils • ma main s'est égarée parmi les fruits imaginaires du temps – et enveloppée dans le rêve elle les cueille • le serpent des marais m'apprend – ma limite, à l'étendre imperceptiblement en chemin • et la nuit, la perdre en forêt de frissons • personne comprend avec le printemps ses adolescences retrouvées • prend périodiquement avec l'hiver des leçons d'immortalité • prend, à l'heure de la fellation des ténèbres, quelques leçons d'orthographe de la lumière • car la nuit, même la lumière doit être écrite sur les pages patientes du styx • je mets entre parenthèses toutes les évanescences dans lesquelles je voudrais entrer • mesurant avec tout ce que je ne pourrai jamais saisir, la clarté du labyrinthe où je me suis déjà égaré • la folie sourit comme un poisson monstrueux échoué sur l'argent du sable • à la roulette solitaire du mystère, personne gagne enfin l'éclat manqué du néant •

53. la barque étrange

l'autre est monté dans une barque étrange aux voiles noires et rames vertes • ou peut-être dans une rue aux rames bleues et voiles de nostalgie • et flottant loin de lui – et l'oubliant dans un regard qui semblait s'éloigner de mes yeux – j'avais l'étrange sensation de me réveiller dans un sommeil plus profond • et que moi-même, ayant grimpé dans un sourire aux voiles – je m'éloignais très lentement – porté par un fabuleux verglas de miroir • mais tout n'était certainement qu'une très trompeuse illusion – car voici, en réalité, je marchais à travers la souvenance, neigeant avec mes rêves fantastiques absolument blancs • et ainsi je devenais une phrase oubliée dans un livre • une fenêtre aux histoires – pleine des pages les plus incroyables • ou les couloirs égarés du labyrinthe dans le désert rouge du cœur • un arbre des transparences du temps – trahi, peut-être, par les murmures caressants de l'écorce • ou ces voiles des rues navigables qui ne gonflent qu'au vent des mots • ou encore deux femmes absurdes – une Russe et une Ukrainienne qui s'embrasseraient l'une l'autre jusqu'à disparaître dans une seule larme • oui, l'homme du souterrain au cœur carié par un labyrinthe où s'entassaient toutes les contradictions • et une paume de terre comme un poumon bizarre – où les missiles respirent tels des anges exterminateurs à travers les lèvres des blessures • l'oiseau-fée grignote des instants sur la frontière – et grignoté par elle, le temps devient de plus en plus court • des pandémies de lumière planent sur nous – sur vous – sur tous ceux qui oublieraient leur différence • sur la couronne de gloire du monde en feu • sur toutes ces chutes de neige innommables • là où à la fin il ne reste que la cité vêtue de sa lèpre blanche – oui, seule avec l'arbre à lèpre tel le bras neigeux d'un dernier prophète •

54. l'étrangère étrange

combien étrange est l'étrangère – la solitude par laquelle tu te dédoubles • la séparation par laquelle tu creuses ton aliénation insulaire • elle suinte du temps, l'éternité blessée – car le temps n'est que le pus de l'éternité • sous les troncs des heures obscures – sous le feuillage des secondes – j'attends • et l'humidité du bizarre dans la coupe au vin en déclin • le regard amer de l'absinthe me remplit des pierres du vert • et étranger de glace je me contemple – le regard en éclats • et je prophétise mon angoisse perdue dans le bordel des oublis • nécromancien noctambule au cerveau en deuil – bleuissant la dépression en des larmes d'ange • ... oui, t'abreuvant des larmes de mélancolie du messenger thanatique • invoquer une malédiction telle qu'un monstre étrange – au visage aveuglant et le cou absolument noir • mon flottement change l'argent du saule en une sorte de fil – ou peut-être en une clef qui déverrouille mon sphinx-énigme • et un arbre de bleu traverse avec la nuit la question fixe de l'extase • mais quelle main attrape ma larme – comptant mes chutes de neige • quel nombre aurait pu jaillir de mon miroir – le laissant derrière comme fenêtre • oui, la nostalgie absurde du cordon ombilical – le nœud coulant de nulle naissance • la nostalgie des syllabes qui dispersent les mots en poussière • des syllabes éternellement allogènes dont la proximité nous tue • et l'œil comme sculpté dans l'orgasme – et la magie avec la folie en fleur • ou la brindille sur laquelle nous sommes morts – gouttes niées par le miroir du zéro • oiseaux purs du froid inversé • nid de l'enfer souriant et houle de sciure extra-terrestre de lune • arrêve ou urrêve de trois transparent • lorsque le silence n'est qu'une poupée – à moi ou à la souffrance bleue •

55. la bête de pierre

les arbres bruissent sous la barque d'où oublieux je regarde – et les feuilles murmurent les contes de l'eau • lorsque je m'écrase contre le bloc de lumière au temps brisé – avec l'étrange brouillard qui l'entoure • et violet comme si aveuglé par l'arrêt – j'avais laissé mes yeux sombrer dans l'impossible • ou la question – le nuage multiplié que je quitte • et clown de la navigation, je m'explore entre absurde et miroir • personne de froid bleu – flottant sur la terre verdie par des myriades de cils • oui, les pentes noires d'herbe aux rayons cachés dans les pas de l'obscur • à l'âme brisée entre les murs – ou peut-être pareille à un rideau déchiré – la maison lunaire du mono-schizophrène • préfigurant, nocturne comme un souvenir, sa ruine • oui, elle, l'étrange fenêtre par où la lune distribue les tranchants labyrinthiques du pâle • ou le scindé à l'âme divisée entre lumière et abîme – à la corde intense de la nuit que l'obscurité enveloppe à peine • la tension aux degrés en laquelle nous nous unissons en mourant – serpents à travers la ténèbre ondoyante de la colline • ou les lèvres fardées de la femme qui s'arrachant de moi-même me fuit – tel un double maléfique et maudit • et les horizons troubles des yachts – avec leur argent expédié à travers des cartes énigmatiques – en d'incompréhensibles épîtres • les nouvelles glissant comme des fourmis de la fourmilière blanche des journaux • et l'autre, le taciturne aux icônes muettes • avec ce seul mot pareil à un trou noir • plus alien et plus nécromant que le sommeil – veillant comme une bête de pierre • l'arrêve – cet abîme agité •

56. l'écho seul

l'écho est seul – et les pas se gèlent dehors • le sourire grelotte blafard, collé à la clôture à lattes • le regard est un étranger que je jette hors de moi • les flocons tombent pareils à un labyrinthe aux paupières de neige • ma nausée s'est perdue quelque part entre fenêtres et miroirs – et je me sens comme si j'avais oublié mon âme dans un train • l'attente est une antenne qui transperce le bleu du toit d'un silence céleste • et je suis comme une aile réfractée dans un air épaissi de douleur • ténèbres dévastées – de l'irrémediable éternel naufragé • miettes de nulle-part – fragments contradictoires de personne – particules ébouriffées de jamais • le bloc de glace jeté entre des lettres lit, déçu, les bandeaux des gazettes • lit au lieu d'histoires d'amour, que des affaires de suicides et de dépressions • lit au lieu de chemin, geôle claustrophobe • et au lieu d'un lendemain encore possible – le sourire tordu d'un fou •

57. fleurs aliènes

des fleurs aliènes s'ouvrent dans les nerfs des rayons – et déversent des mots entre les pas trop parfumés de l'ouïe • on dirait qu'une aile divine – amnésique – se contemple • texte est sa danse d'éclairs • les serpents étalent des prophéties faites autrefois par la terre • en eux on entend la glèbe venimeuse et fertile avec ses voix muettes – elle, la profonde gordienne nouée • je marche librement dans ma voie – librement par moi-même – mais aussi à travers l'illusion qui neutralise ses propres fantasmes • plus libre qu'un atlante à travers la magie abolie • brûler la poésie avec des vers – avec des syllabes de flamme • faire de la limite un tremplin éphémère de la contemplation – d'où seulement toi, tu puisses sauter • inatteignable – au-delà du lointain • être hybris – sourire cruel à travers le dieu cassé • que ses éclats tranchants soient tes lèvres • les lèvres avec lesquelles tu puisses couper dans d'incompréhensibles hiéroglyphes – l'hymen dépressif de la solitude •

58. peut-être une gare

peut-être une gare m'attend sous la paupière d'où je puisse prendre le train vers le silence des acacias • peut-être l'ombre d'aucune m'aime-t-elle avec pleur de miroir – depuis plus de trente jours • elle, qui ne parle que le langage des explosions – et ne descend de la vie que dans la lévitation sous-jacente du rêve • oui, la locomotive a appris une nouvelle mythologie – bien qu'elle ne dévore que des femmes adultères au petit-déjeuner • et le pantin se souvient par un flash-back extatique – de sa vie antérieure de pendu • ... soudain mes pieds ont commencé à dérouler quelque chose de mince et d'agressif des bobines de la nuit • soudain je pénétrais comme un papillon noir dans le souterrain absurde de l'asphalte • les fenêtres oublient leur émerveillement sous les avalanches de sable – nébuleux disparaît le regard • oui, tout est sang – et naufrage d'argent – et tremblement soumis de volupté en des instants d'or • pourquoi me hantes-tu – toi, libellule ectoplasmique qui ne m'aime pas • et toi, couronne de poussière soufflée par le réveil dans le clair • alors, à l'éclat du blanc je cherche l'aveugle aux pétales de paupières • essoré de regards je fends en moi les profondeurs de la marche – et je noue en labyrinthe les lointains de la forêt de fils où les chuchotements s'endorment • je ramasse ainsi du hasard des éclats une amphore de consolation • trompant mes frustrations égarées au-dessus des mirages du chaume • l'insomnie chenu – de garde près du passage aux clefs • ... la mélancolie froide se répand sur le royaume des navigations où solitaires, nourris de folie – encore, nous vivons •

59. le vert carré

le vert carré descendant sur les vitres de l'arrêve • et le miroir cendrex sur lequel je glisse comme sur un abîme plat • personne près du bord • ou une main trop seule – trop steppe pour ne plus être surprise • lorsqu'au lieu d'un canot on reste allongé dans un suicide – un suicide à fond plat, sans rames • et la mort – la boîte insolite de tous les désirs • le manteau de feuilles revêt mon chuchotis en labyrinthe • comment l'incandescence peut-elle être bleue • et la ressouvenance comme un réseau électrique naviguant dans mon cerveau • je tombe en me poursuivant – non dans un puits mais dans les bizarreries inextricables des couloirs • oui, pareils à des avions décolorés les yeux de l'aveugle fou – s'avançant sur la bordure tenue du regard • peut-être la dernière érection de la mer – le dernier orgasme de l'océan quand l'agonie se déploie sous les lèvres amincies du pari depuis toujours perdu • désormais seuls les chiens nous prédisent encore la mort annoncée avec ses écrans colorés • seul l'aboyant avril espère et chante encore • car derrière les portes noires s'est accumulé l'arrêve bleu d'où nous parviennent les cauchemars abattus • le gémissement a fait éclater le verre en les gouttes les plus froides auxquelles la pierre de ma pensée ait pu s'arrêter • lui, l'absurde, à la syllabe coupée •

60. l'étrangère aux cernes de nuit

l'étrangère aux cernes de nuit sous les yeux • l'étrangère au cœur verrouillé dans le miroir • bien sûr, dans tous les angles des murs – dans tout ce qui se ferme – se cache une porte d'où un éternel passant nous regarde • nous laissant avec entre les doigts des cendres de questions • pourquoi faut-il que tout ce qui s'accomplit s'éteigne • pourquoi l'artiste monte-t-il à travers les cieux noirs avec ailes de damnation – seulement de par son vol vers l'absolu – libéré • pourquoi le deuil des fenêtres couvre-t-il l'église désertée de bubons – de lambeaux d'impensable lumière • jette-moi de l'or rouge dans les yeux et brise-moi de l'immortalité dans les pas écrits sur le sable • oui, sculpte le silence dans la musique de la pierre • et le cercle, lorsque le sommeil l'amincit et comme étourdi il tourne – retrouvant – quittant • retrouvant – quittant l'éphémère dont tu t'es constamment départi – toi, monade, offrande nomade • toi, mort aux funérailles économisées et au linceul de sourire • un nuage a atterri avec blanc parmi des fleurs de cerisier • un nuage a réveillé l'arrêve dans mes mains – dans la caresse avec sa disparition occultée • quand le labyrinthe des feuilles sourit aux matins de verre • et avec les pages des paumes le destin mesure mon chemin • il me reste alors une étrange fleur d'amour fané – que je ne peux attribuer • et une maison aux murs brisés par la lune – dans le vide de laquelle je ne cesse de vaguer • et le bleu – le trop bleu du roi létal dont je fus le lent fantôme •

61. sans syllabes le mystère

sans syllabes le mystère du feu d'entre visage et miroir • de la flamme sonore j'attire à moi l'obscur – je m'élève tel un avertissement • qu'entend celui qui ne m'entend pas quand je l'entends – celui qui n'est pour moi-non-moi qu'un rêve profond • hélas ! dieu est-il autre chose qu'un funambule à moitié dément – à moitié mort • qui interprète ses effondrements comme des mystères et ses échecs patents comme des trajectoires incompréhensibles • un funambule dont en mourant nous rêvons... • moi-même je ne suis qu'une passerelle vers non-moi-même – une passerelle vers le néant • je suis le moi qui tant que l'instant existe ne peut s'arrêter – le moteur dont l'essence est le temps • étrange théâtre de pages et de lettres – livres mordus, lèvres feuilletées • larmes répudiées par des explosions • maintenant que les poissons bleus du sourire pleurent dans l'aquarium • évanescence de perle – nitescence d'île • la coupe m'invente dans le vin que je bois • et la folie qui dissout le monde – saignant près du temps • la solitude qui ne se suicide qu'avec la lumière • et la forêt où les marches se taisent • ou la nuit au vide si proche de la fourrure • la neige de la lune – la neige de la lune qui fait de nous-mêmes des bonhommes de neige de lune • les syllabes qui ne s'exclament plus – n'interrogent plus • l'alloc fixe à la source de glace – où personne reste caché sous la racine la plus pure • et le souvenir des bruissements, du temps où toi, amoureuse des malédictions, tu murmurais • toutes ces ivresses d'où tu es né – argent empoisonné • là où tout n'est que pierre bleue – fumée veillant près du mystère éteint • hélas ! où dieu n'est plus qu'un funambule à moitié dément rêvant d'un dieu à moitié mort •

62. par vagues l'enfer

par vagues l'enfer monte en moi • la perfection agonique, comment sur les silences du styx flotte-t-elle – comment le styx la porte • apollon – sa flèche est pour moi comme une source pour un tigre assoiffé • sa peste rouge comme un feu près duquel, avec les doigts gelés, je m'échauffe • l'obscurité en vol labyrinthique passe par mes veines – volée d'oiseaux fabriquée par l'arrêve • abattu s'effondre le crépuscule dans la nuit – obsédantes sont les seringues d'héroïne de la lune • les chuchotements chantent sous ma peau le bruissement perdu de quelle forêt • je porte dans mon cerveau absurde quelles tumeurs perlières – la folie sombre de quel diamant • les aveugles soupirent dans la nuit entre la glace contradictoire et la route • s'écoule sur mes joues l'écorce de la souffrance de quels arbres • combien d'espions l'air porte-t-il et combien de dénonciations – combien de trahisons, l'oxygène que je respire • je souris des déchirements de lumière – le poisson de la solitude nage en étrange • fils de tristesse – cœur effilé – caverne de frustrations et de miroirs • des cristaux nuitent dans mon âme – cris brisés dans mon océan de mélancolie • le sommeil est noir – la larme grandit en moi brûlante et noire comme un abcès • des frissons tordus dérapent par des hivers de pâleur • chaque seconde est une jungle d'épines qui écorche ma peau de mirage • jeté entre éveil et cauchemar de douleur • écrasé par un mur hors du temps • asphyxié entre la mort en suspens et tout ce que j'ignore • pierre hurlante – rire brisé dans le rien •

63. la fenêtre telle une aile

peut-être la fenêtre telle une aile peinte – ou la clôture comme un oiseau vert • la soie verte de l'eau telle l'enseigne veloutée du soir – île inventée par le nombre • l'absurde aux poussières de mort et aux éclats de cristal sur les couleurs desquels, faune de mes après-midis, je dors • et tout ce sommeil qui me boit comme dans un verre • comment tant d'arrêve a pu tenir entre ces pauvres bordures bariolées • et le vin carré qui a carié le bleu de mon sang • le soleil au dimanche en miroir • le sourire comme une cicatrice poussiéreuse de l'âme • le blanc du sentier assombri par toutes ces étrangères miettes de doigts qui égarent mon chemin • le brouillard des fleurs du vide qui se rêve jardin • oui, un jardin aux parfums carnivores • ou l'air au deuil d'automne parmi les poissons insolites • le parc peint par la pluie – aux perroquets luxuriants de regards • non, le joueur aux dés de suicide – dont le nom, vous ne le saurez jamais • le zénith avec tous ces rayons comme les virgules de quel poème • le néant peut-être, vaguement hanté • vaguement dévoré par l'impossible en vagues • comme une disparition sans remède – maladie sans solution par laquelle nous nous sommes tous définitivement séparés • ce pleur terrible par lequel les larmes divorcent des yeux • ou moi qui me balance suspendu au noir du soleil – égaré dans le bizarre et le vide • comme perdu par le soleil qui me pleure • quand je ne sais plus – ne me suis plus – ni même né •

64. brèches de lune

peut-être trop de fenêtres dans les murs de ce crépuscule aux brèches de lune • peut-être trop schizoïde cette paroi violette • ou pourtant le couchant tel un tramway nommé mort • non, une colonne de feuilles attendant trop patiemment ses épaulettes • toi, encore, agitée par le dernier soleil d'une horloge au temps évanoui • le blanc badigeonné du gardien mort – ainsi qu'un bouleau avec la branche se terminant par un dé • à quoi bon autre chose que le rien ou plutôt, pourquoi quelque chose • comment puis-je savoir que je suis – ou que *est* est – quand je n'ai comme seule preuve que le doute • de l'absurde comment pourrais-je m'inférer • quand le mirage dilemmatique – insolite fenêtre – est la seule certitude • et le quai avec lequel je déverrouille mon voyage – le quai de la clef où j'oublie mon train • lui, la plus étrange valise du styx des bagages perdus • oui, je lèche méditativement les sanglots de mon pleur • et je lève ma main de mercure à travers le thermomètre des larmes • entouré par l'extinction des étoiles froides – par le flétrissement des vêtements cosmiques dont j'émerge toujours plus haut et plus vide • plus solitaire que le sommet d'au-delà • avec le sourire lointain projeté sur les nuits • avec la pupille gelée au-delà des regards et de l'arrêve • avec les paupières sculptées au-delà du bloc du vol unique • l'arbre des empreintes ouvre des chemins pour les caillots des pas • vide lumineux pour l'ombre – et labyrinthe problématique pour frissons équivoques de miroirs et fenêtres • et une pierre chenue pour dormir – quand mes rêves neigent •

LE VIDE SANS BALUSTRADE

65. l'escalier sans marches

je m'enfouis dans l'escalier sans marches de la matière – dans son obscurité chaude • comme un morceau de sommeil confondant tant d'espaces et de rêves • elle, tenant dans sa main, déjà égaré, un morceau de balustrade • moi, ne sachant plus dans quel oubli j'ai posé mes yeux • peut-être simplement en entendant le morceau d'âme que je respire – les doigts enfoncés dans des secondes à peine soupçonnées – dans des souvenirs à peine hantés • sortant avec tout ce vertige impensable du tsunami des ténèbres qui façonne mon inconscient en visages • étrange miroir sans mémoire suspendu dans le vide • oui, je m'enfouis dans l'escalier sans marches de la matière – avec l'interrogation d'un bout de balustrade dans ma main – dans un bout de ma main qui ne sait plus ce qu'il est – et s'il est • dans cette obscurité chaude qui me façonne – qui façonne ma confusion – ma suspension – ma pâmoison – la ressouvenance larvaire – sans identité • moi qui dors sans savoir – me réveillant sans plus séparer mon état en de troubles paroles • peut-être que mon corps est allongé sur les profondeurs lisses sans ondes du lac alocal – de la rivière sans onde – de la fragrance du temps à l'onde inouïe • là où je ne sais plus que dormir avec un morceau de balustrade à la main – là où seule une main spectrale essaie encore de me guider – oui, la compassion nitescente d'un esprit au dedans duquel j'ai été si souvent mort • au tréfonds duquel, re-engendré, je me suis si souvent endormi • la rencontre avec le rêve m'a chassé à nouveau vers le cauchemar – vers le froid qui ne peut me reconnaître – vers le guide étranger • je marche en me dissolvant dans les eaux noires de la fontaine sans mythe • j'aimerais m'endormir avec mon sourire absurde parmi les

formes incomprises – parmi les visages que je ne puis rencontrer • car dans leur silence je ne puis enfoncer telle une lame ma syllabe • dans leur léthargie – ma parole, je ne puis la trouver •

66. le vol tamise ses cendres

le vol tamise ses cendres sur les répits de l'herbe où je l'attends • je sors jusqu'à ce que j'entre dans la rangée absurde et abstraite de ceux qui sont depuis longtemps devenus inutiles • de ceux qui ont perdu leur oiseau et leur ombre • la bouche pend impuissante au sourire – le navire pend presque naufragé au blanc • et dans le squelette de ma pensée vide j'ai sculpté la statue de l'étranger qui me sert de mât • la corde fait de chacun d'entre nous un funambule plein de syllabes • et la clef – la clef en mourant déverrouille dans le sphinx toutes ses énigmes pubérales • non, ne tends pas la main aux pièces de monnaie rencontrées dans la rue – malgré leurs très beaux seins • et n'oublie pas le satyre caché dans le tronc des arbres – le satyre séduit par le plâtre létal des rayons de lune • la bouche traîne ses lettres en des mots incompris – des non-mots peut-être • des non-mots qui ajoutent des cernes prophétiques aux yeux des moïres • non, ne tends pas la main à la tête trop obscure – décapitée par sa propre idée • son sang pourrait te remplir de la navigation infinie de ceux à jamais sans rivage • bien sûr, chaque contradiction cache l'histoire de la déception d'un pantin onirique • l'histoire d'un sommeil bizarre que nous traversons sans même mettre la tête sur l'oreiller • le conte d'un sourire-fantôme – touchés par lui des mondes poudrés, en pleurant, disparaissent • oui, ils disparaissent instantanément – comme l'arrêve avarié est étouffé par le bleu •

67. la mort témoigne

la nuit se glace de bleu – se glace de témoignages et de meurtres • le visage immense – tel le seuil abject du châtiment • tous les toits ont des ailes dans l’air sculpté par la stupeur et l’horreur – par le crépuscule transfiguré de la terreur • le cri muet de la foule monte vers le ciel comme une montagne aliénée de malédiction • le sang absurde brille dans le labyrinthe céleste • les veines jaunes couvrent le miroir de leur incriminée lâcheté – d’un seul mot – d’un seul nom illisible • d’un seul mot – d’un seul nom qui perce sa fenêtre dans tous – en chacun d’entre nous – en tout ce meeting de pierre • est-ce un prophète avec ses ongles enfoncés dans ce vide douloureux • est-ce une pièce de monnaie énorme – tranchante – qui fend le vagin aigri des femmes • elles ont à la place des bras des torches allumées • elles ont sur la tête – au lieu de cheveux – des racines béantes d’hurllement • rien ne peut être lu – et pourtant hélas ! tout peut être compris • aucun signe – juste ces affreux candélabres illuminés par des serpents • non la mort banale des bombes – des tristes, si tristes explosions • mais des crevasses abyssales, abismales – des bouches démentes à travers lesquelles le rien semble parler • oui, c’est tout – mais très certainement – *c’est tout •*

68. mélancolie gelée

aujourd'hui – à savoir hier avec la mélancolie de la seconde gelée • ou les semelles soufflées par le sourire telles des sentes fanées • maintenant, que la forêt de mes larmes vacille – et que le doute me fait presque perdre la bipédie • oui, l'obscurité aux portes arrachées des rues entre lesquelles je me balance comme si je rêvais • étranger aux yeux de ceux qui, enfermés dans l'éveil, me jugent • tandis que je contemple l'encre cachée par la nuit parmi les étoiles froides • mais voici flotter sur l'absurde de l'eau le mendiant des racines • avec son heaume plein du bruit des pièces de monnaie vainement jetées • il croît de tout son noir vers le bas à travers les souvenirs violets du soir • sans terre – accueilli seulement par la mémoire et le vide • soldat aux balles d'argent dans son fusil libre – complètement inutile • cherchant d'une main fantôme sa ration de mort • ou descendant la pente douce – dirigeant son labeur vers un suicide bien mérité • vers le hamac de cette euthanasie durement gagnée • vers ce sourire sénilisé, mono-schizophrène – où tous les instants, toutes les touches de sa vie creuse – toutes les étranges attentes de sang, de rien et de larmes – on dirait qu'elles sont simultanées, bien qu'irréremédiablement non concomitantes • là-bas, une paupière désespérément collée au trottoir – au-delà, une paume de tristesse enfoncée dans l'écorce de l'arbre • ou cet effort insensé pour lisser – pour caresser la rugosité – la souffrance de toutes les choses • directement avec le cœur • parce que tout souffre – et tu n'es rien de plus • que le néant laissé derrière par la souffrance •

69. à travers moi-même

je me promène à travers moi-même ou peut-être à travers un autre, disloqué – comme un pendule entre sentiment et attente • et je rêve d'un maïdan envahi par des graines de poussière et des rayons de lune • peut-être des loups à deux ou trois têtes – peut-être des chimères à lunettes ou des sphinges au soutien-gorge transparent – tenant des discours pédants, oui, peut-être • et je trouve ou non parmi des morceaux de sommeil – des feuilles de chuchotements glissant sur un labyrinthe liquide • des seins nébuleux au regard fou – des fruits tristes et mous – la solitude décomposée en deux ou en un • avec son chiffre spectral – pareil à la goutte boisée, vitreuse de tant d'errance absurde • la nuit, le verger raconte à l'ombre les contes des cendres • jusqu'à ce que le dragon du matin se lève à travers les fissures du ciel • l'asphalte avec son miroir nuageux et trouble promène mes cages de frustration en calèches • oui, je suis porté aux lèvres par le cristal de l'escargot éberlué • et le papillon rêve de moi en mandarin au vide de soie • j'essaie alors de découvrir pas à pas ce qu'est un corps – et des absences de réponse, ce qu'est une question • que sont les miettes de l'arrêve avec le bouleau argenté dûment mâché • ou le froid de l'allumette frottée au blanc – quand l'oiseau de la fenêtre déploie paresseusement ses ailes • les syllabes m'apprennent parfois comment nager à travers le renoncement destinal – que l'or transforme en anneau • et comment en pièges scintillants attraper les seins désobéissants des sirènes • le film m'éteint avec l'incendie des yeux fermés • et la pluie mélancolique du rideau de théâtre se lève vers le silence • seulement ou personne – verre ou désert • tant de sourire je sais encore – que je ne pêcherai plus jamais ma venue en ce monde •

70. et à nouveau seul

seul et à nouveau seul – aussi seul qu’une balle létale lorsque de spectateur je deviens enfin cible • et quand l’attente est un miroir noir – sans aucune image • veillé par un rideau de sang sorti de mes veines coupées • dans la pièce – oui, dans la chambre rouge – m’accueille le silence blanc de la lune • et mon amnésie absolue d’individu sans souvenirs – quand, voyageur invisible, je m’accueille avec ma solitude près du piano de l’eau • d’ailleurs, qu’étaient – que pouvaient être les souvenirs – sinon des éclats d’objets inconnus – qu’aucune de mes syllabes n’était à même d’atteindre • oui, j’étais personne – et j’étais sans clefs – et je n’avais rien touché avec la main du mystère • je n’avais même pas de ces clefs tordues sorties de l’arsenal de la rage – où tant de rhinocéros égarent leur mégaphone et avec lui, leur chapeau • j’étais incapable d’ouvrir avec mes larmes pelées – ne serait-ce que la porte d’un abattoir au sang bouffon de fantasmes • j’avais réalisé je ne sais plus quand que j’avais – oui, j’avais plus de deux fois 35 ans (l’âge absolu de l’échec) • j’avais gaspillé toutes les touches du piano mécanique sans même composer une sonate • soudain le temps s’était arrêté comme une grotte étrangement bleue – avec toutes les secondes suspendues au plafond telles des stalactites de mort • une grotte dont je ne pouvais plus sortir – comme si je m’étais transformé en peinture rupestre • le joueur blanc était mort dans l’une d’elles – et mon suicide – ma tentation – devait deviner en laquelle • en laquelle de ces images absurdes ou stalagmites dépourvues de sens – le blanc avait déposé sa cruelle solitude • espérant la transformer d’un crime possible en énigme • oui, en un trou noir involontaire •

71. un fragment de styx

un événement tel un fragment de styx – pareil à une balle, peut-être un imperceptible éclat de mort • ou une bande profonde de vert – élastique dans le hasard et douce dans l’âme • la mémoire comme le mirage gris de la fumée de cigare – déjà presque amnésique • un arbre qui m’aurait envoyé toutes ses feuilles telles des lettres • un visage à la page blanche sera aujourd’hui ou demain une gomme rouge pour tous les noms du monde • et une gomme noire pour toutes ses hantises • une pierre étoilée interroge ma nuit • je lui réponds en mâchant patiemment son attente et son vide • et je n’apprends que cela – personne, lui le vagant, ne voit que ce que voit un aveugle • un aveugle aveugle aux êtres – à qui les villes ne rendent que les rares dents des maisons – que l’obscurité furtive des choses • étranges fragments de rien enveloppés dans leur immuable absence • porté par le styx des insomnies à mon terme ultime j’arrive – en mélangeant les bandeaux de la mort et de la nuit • les schémas de tout ce qui a péri • le bleu des pas sous les tresses de la mélancolie – les paradoxes de la chimère • presque un labyrinthe de couloirs interrompus – d’alphabets étrangement décolorés • je nage – virgule solitaire parmi d’impures syllabes • oui, je respire chenu d’automne collé aux falaises du rien cristallin • personne avec son jamais dépouillé de l’instant • avec le labyrinthe du flocon enveloppé de l’arrêve • et avec moi fondant discrètement ma solitude dans les couleurs de cet inextricable sommeil des couloirs • fragile tel le goût d’une nourriture perdue • d’un vestige de l’au-delà qui pourtant avec son étrange souvenir m’attache • oui, lui le nom sans nom – l’absence sans définition • le beau sans corps de la mort imaginaire • où plus lourd à chaque goutte traversée – de plus en plus à la peine – le méconnu a sombré •

72. un morceau de glace

un morceau de glace sur lequel je marche tandis qu'il s'étend sans fin sous mes pas • peut-être un lointain blanc que même en vol je n'arrive plus à contenir • une boîte de solitude rouge – où je veux entrer – d'où je veux sortir • une chemise de vent sous les vertèbres du pilier – et l'odeur grise de pellicule du miroir • ou l'échelle entre mes veines de mélancolie bleue – la lune folle à laquelle mon cerveau paie un loyer de froid • et la dépression des syllabes que je bois dans le désespoir fait coupe • l'appel de poussière de tous les déserts • avec la fleur aliénée qui me sourit de travers de toute son obscénité velue • la tête roulée du couchant qu'avec seulement ma malédiction éreintante je lis • c'est alors l'heure d'un sphinx à l'horloge du destin cassé • c'est l'heure qui seulement par la crevasse du temps nous parle • et seulement avec le labyrinthe de la lettre peinte peut encore tenter d'oublier le lire • respire toujours en moi le sommeil, lorsqu'à l'envers j'en rêve • et les fenêtres sèchent refermées à côté des gangrènes de l'air • hélas, chien de fumée, après tous ces désirs fossiles – combien de temps encore vais-je courir • et jusqu'à quand vais-je aiguiser mon sang sur le grès de l'attente et du doute • engourdi par la mort comme si je ne me réveillais qu'en des barques de noir • peut-être parce que je ne peux imaginer une autre couleur – moi, passager transgressif des secondes – pour l'infini, l'insulaire néant • ou peut-être parce que ma cigarette presque brûlée tient à la main – un revolver •

73. la fille absurde

voici la fille absurde avec ses seins blêmes • peut-être morte déjà – émergeant d'un miroir étranger • avec ses seins blêmes et durs – des prunes bizarres que l'on peut mâcher sans fin • et dans l'éclat obscur – le néant brisé où l'oubli avec son mirage trouble semblait me raconter son obscénité timide comme le reste d'un fantasma • et peut-être un soldat – ou deux, ou trois – sortaient d'elle avec leurs uniformes rouges de sang • telles des croûtes de pain mâchées par une ultime guerre • des croûtes de pain ou des tablettes de chocolat déflorées • ainsi personne se pendait au non-né avec la corde violacée de la solitude • mort entre les deux heures d'un hasard perdu dans le blanc • et choisissait son arbre du temps aux enveloppes chuchotées par le vent et l'aven • oui, lui, l'assoiffé – aux instants fulgurant de douleurs pressenties – les poches pleines de l'insomnie accumulée depuis ses vies antérieures – ses vies si anciennes • ... mais peut-être ai-je tort – peut-être que personne a tort quand il raconte des histoires de filles aux seins blêmes et morts • de filles aux mères brûlées et aux cendres enneigées dans leur mémoire • alors qu'en fait seulement le crépuscule est advenu – ce crépuscule bon pour mourir • quand il est enfin temps de monter dans l'avion vert de la nostalgie – qui se fond en violet zénith • quand tes lèvres souriant d'énigmes flétries – se mouilleront dans l'arrêve – sirotant assoiffées la douce et épaisse nuit des abîmes • oh ! boire – boire au sommeil des commencements – ou à moi-même • m'être coupe – et boisson – et gouffre • sous la lettre emmêlée du labyrinthe où je suis né avec chaque mort • et où avec l'éveil j'ai rêvé – porté par un *trip* toujours plus luxuriant et plus étrange • exalté par le champ désert du froid blanc • quand la lune neige dans mon cerveau et que l'hypnotiseur fige le brouillard des non-mots – à travers lequel le néant a égaré son infini •

74. **poussière obscure**

poussière obscure des lointains – las, ces sentes sur lesquelles on flotte aux pas de mort • étranges syllabes cherchant dans une rencontre impossible – l’horreur des miroirs vides – telle une confession échappée de la solitude, de l’attente et du temps • car la nostalgie d’une solitude perdue porte inscrite en elle l’aveu – et la désolation de toutes ces fenêtres que notre regard ne retrouvera plus jamais • le styx est le sang – le sang qui coule de la barque de mes plaies – montant vers l’infini où je renaïs et m’éteins • où, néant, je suis livre infini – toujours réécrit et toujours effacé • lentement – et néant – et sourire – cherchant – comment marcher sur la glace des notes • ou comment se transforment en abîme ces putréfactions des temps – des corps à peine fleuris • la nuit élève mon sang en de chimériques statues • et les arbres restent veiller les rues effacées des secondes toujours plus aliènes • quand l’étranger parsème ses doigts – fragments échoués de son corps – sur les erreurs de combien de routes – sur les errances de combien d’aiguilles d’horloge • oui, sur l’argent de combien de naufrages où le hasard l’a fait accoster • pierres de non-temps de la rivière sèche – pour l’évanescence du solitaire segmenté • et les syllabes qui consomment notre visage jeté sur les routes du vide • le visage lu comme un témoignage par le néant qu’à chaque instant nous trahissons, nous trahissons...

75. en suspens avec seul

en suspens avec seul – quand aucune fenêtre ne fait plus fondre l’aile des envols • quand les îles s’ajoutent à la mer pareilles à des existences léthargiques • et je me découvre comme en miroir dans un néant sans visage • avec toute ma présence réduite à son propre vide • je cherchais alors mon arrêve avec les souvenirs de mes mains – elles marchaient à la place des pieds – et je ne touchais de mes paumes amnésiques que l’infini • ou le fantôme d’un morceau de chair – spectral tel un pari perdu • je feuilletais avec les baisers de mes lèvres le dossier d’un délit de l’abîme • mes syllabes n’étaient plus que les traces de quelques obsessions blanches – une sorte de cailloux éparpillés sur les erreurs des chemins depuis longtemps disparus • ou coulés au fond d’encriers remplis de l’encre des regards noirs • ces îles – les choses – taches d’obscurité sur des lointains de papier • ne seront appelées que par les noms prononcés par des pas perdus en échos • lorsque rien ne pouvait subsister des événements vomis par le jaune • ou du sang d’argent aux racines inénarrables • les routes effacées par la gomme du vent – ou les groupes de voyageurs comme des miettes picorées par des oiseaux invisibles – avec leur faim insatiable de labyrinthe toujours vide • ... à la fin, seulement enfermé dans l’ivoire de la tour mono-schizophrène – on peut assassiner avec la lame d’un sourire – paralysées – les secondes...

76. les pages des hospices

les pages des hospices feuilletées par de vieux luniens dans l'abîme • les marches obliques se regardent dans les miroirs des pas – et le jardin aux poissons blancs paralysés de démence • les grottes des kaléidoscopes noyés sous les pluies – quand je marche à travers la goutte de la forêt • les rues prostituées – et l'enfant de verre émergeant de l'arbre – de sous l'écorce caressée par la douleur du seul • le naufrage suspendu – la terre liquide offrant abri aux rhinocéros pensants – autant qu'il en reste • la lumière écorcée se cogne abasourdie contre les murs – elle, qui traverse, toute grise, les prières aléatoires des incendies aveugles • et la petite ville avec ses rues droguées et ses prostituées accueillantes • oui, avec sa douleur si hospitalière • les aliénés qui vendent des couteaux dans la prison bleue • le poète noyé qui pêche dans la lune abismale sa dépouille monoschizophrène • ou le soleil qui s'enfonce en vague de syllabes – le rouge s'effritant étrangement dans son vide retour • et la larve écarlate enfermée comme dans un vagin dans la boîte d'où le miraculeux a disparu •

77. le froid absurde

dans le froid absurde des syllabes personne, telle une pierre, disparaît • personne disparaît telle une pierre devenue soudainement invisible • personne disparaît comme si seul le bleu remplissait encore les boîtes désertes • et de la mère égarée – il ne restait plus qu'un sein reverdi • oui, si solitaire est le néant que même la solitude le quitte • le vent tombe en lambeaux telle une femme séduite par le ténébreux thanatique • sur le miroir de l'asphalte le chien s'écoule de moi – humble mûrit sa rage qui me lèche les pieds • on dirait qu'un serpent abandonné au berceau de l'instant m'offre en cadeau sa future abjection • mon ombre s'efforce de couvrir ma route comme si elle voulait m'éteindre l'éveil avec sa magie verte • et à nouveau l'enfer creuse profondément son non-retour dans ses vallées d'abîme et d'arrêve • des pages bourbeuses étendent le labyrinthe obscur de leurs lettres – regards spectraux tels des restes de lune • peut-être les infinis ne sont que frémissement de phrases où le néant lit le gaspillage des mondes • peut-être dois-je boire en des verres brisés l'abîme – jusqu'à ce que les étoiles me dévorent comme l'acide sulfurique • peut-être faut-il rompre le pain des syllabes dans le sexe équivoque des sibylles • ou ma route vais-je la partager avec les morts rejoints – oui, avec eux qui seulement par le rien m'ont surpassé •

78. vague paralysée

la colline est une vague paralysée par une contemplation indéchiffrable – par la contemplation qui dans les signes des choses dépose toujours l'énigme • la rame telle l'aiguille de l'horloge s'enfonce dans les temps de sommeil • le flocon file l'absurde en interrogations inutiles • las, tu cours comme si ton désespoir volait • comme si les pierres grisonnaient de par l'attente hivernale des pas • lorsque rien embrasse le commencement de nulle-part sur le coussin nostalgique de jamais • oui, je repose mon obscurité blessée dans l'oubli • le pistolet du cœur est serré dans une douleur de gypse • tout est étranger dans ce cercueil veillé par ta passion nécrophile • le sang obscur des profondeurs ouvre, sous les racines, des caillots d'île – ouvre dans des hauteurs incertaines, ectoplasmiques, les portes pâles • et la lie de la rage du faux – impitoyablement vomie par le sourire • les rêves que tu jettes tels des os à la fureur vorace des chiens – des chiens affamés de leur propre vide • les éclaboussures indécises – peintes au rouge de larme – des guerres congelées – des nuits aux nébuleuses nitescentes • les miroirs brisés crachent les derniers morts • quand toi, allogène, découvres soudain ton bleu volé en entier • l'anneau à l'abîme pillé d'une vieille cassette de souffrance enroulée dans les nerfs • ou les cris vitreux de l'hiver au dégoût dérobé par les limaces de la mort • alcoolique bizarre – tu gagneras sûrement un concours de poison mesuré selon le nombre de femmes bues par ta patiente solitude • selon le nombre de déceptions jetées par le hasard à la poubelle • oui, selon les traces des fantômes laissées en arrière par tes fins à répétition... •

79. l'odeur du cœur

comme c'est bizarre d'être le fragment d'une poursuite de jadis •
une souffrance approximative éparpillée en lames de sourire •
on rencontre alors le bruissement des syllabes – et les secondes
qui courent comme des chiens • le labyrinthe des empreintes que
l'on monte avec peine – ombre crachée sous le laser du soleil •
ou une échelle prête à s'effondrer – plante aux marches transies
par le vent trop profond de l'abîme • les fenêtres derrière
lesquelles se cache ma mort seule – oui, les fenêtres vers
lesquelles mon ombre s'avance, les yeux injectés de sang –
noircis d'attente • les regards ont givré la vitre comme une flore
thanatique • au saule avec seul se déploie en moi l'arrêve des
miroirs – et l'animal bleu se dévore jusqu'à ce qu'il n'en reste
que le fantôme argenté du chemin – arrosant une tache
d'évanescence mélancolie • bien sûr, le marais qui engloutit tant
de choses – ne doit pas ouvrir les yeux étranges des cimetières •
la douleur oubliée du limon mort • personne ne doit commencer
à parler, déchirant son silence comme un hymen du chaos • et
l'amnésie des minotaures ne doit pas naître du contraignant
labyrinthe • oui, le néant ne doit pas réveiller son image des
profondeurs du premier miroir – telle une page incolore
antérieure à tous les codes • comme s'il surgissait soudainement
devant toi – te dédoublant – l'odeur abyssale de ton cœur •

80. les murs jaunes

les murs jaunes comme une lassitude de la sécheresse • la clairière étrange couverte de ses cicatrices vertes • je m'étends en elle, épuisé par l'arrêve, comme dans ma propre plaie • les morceaux arrachés de mon corps me veillent – décroît en moi le départ de verre • les fleurs se sont rabougries pareilles à des fils de fer – c'est tout ce que je tiens encore à la main, de ma dissipée nostalgie • les sentes enfoncent leurs regards dans mes abîmes aveugles – et tout ce que je peux encore c'est de les contempler résigné, de mes pas • la lune découpe le jardin en des lames de fou • des miroirs noirs – où de son masque de mercure ne se reflète plus que le néant • la nuit avale les angoisses aux aguets telles de banales aspirines • seul enfonce son couteau bilingue – dans la langueur obscure aux seins blancs • alors descend en moi l'adolescent aux cheveux gris – au sang appelé par les douloureux rideaux rouges penchés ironiquement sur les miroirs de l'asphalte • ses sens sont tendus exactement comme un arc – visant un désespoir où se cache un monstre invisible • ou la solitude comme une agonie en retrait – marée de larmes qui laisse derrière elle les vitres froides du visage • la lymphe de la lune – la nymphe qui remplit et noie tous ces verres oubliés dans le rien • ou encore l'allogène avec sa lampe halogène – qui monte ou peut-être descend comme sur des cercueils les marches dont il a été ressuscité • l'anxiété – la boîte minuscule où le bleu a rétréci jusqu'à l'absurde sa disparition •

81. le dieu du tréfonds de la pâleur

il y a un dieu au tréfonds de la pâleur onirique qui enveloppe le létal • un étouffement nage dans la vitre où mon cœur pêche ses miroirs • peut-être des étincelles d'oubli éparpillées parmi les frissons de cet éden abismal • et la chambre d'hôpital de la lune malade • un rayon absurde jaillit des silences engourdis – dévorant mon aveuglement • sans fin sont les pâleurs qui me déchirent • je ne peux rencontrer que l'ombre de l'amnésie – son seuil méconnu • j'ai verrouillé mon âme dans le souffle sans clef – quelle étrange cellule sans murs • m'asseoir peut-être sur ces caillots de blanc laissés par le sang de la lune • ou lever la coupe d'attente rougie • la douleur de l'autre fuit toujours à travers mes doigts • exsangue est la nuit en laquelle bout par bout je m'effondre • le sourire a formé le numéro de mon visage, me cherchant • après tout, le monde n'est que le plâtre ectoplasmique de la prison absente • et la forêt d'attente qui me multiplie – où mon cheminement se retrouve dans chaque arbre • à nouveau l'autre comme la charogne d'une route vers nulle part • la voix incolore du suicide avec son dégoût sec • les secondes lourdes entrent dans le noir comme dans la chair d'une horloge absurde – les graines d'une folie pleine de sève • je suis au-delà – comme cette porte – comme le mort au sang verrouillé • peut-être un lambeau d'obscurité qui s'attarde dans mon cerveau • un fragment de lèpre à treize doigts – un fragment de lèpre pareil à une clef hurlante • la fixité de cristal de la panique – de l'étrangère – la létale de la lune qui me regarde avec des yeux de sibylle saccagée • un souffle plein de syllabes sur mes joues qui entendent • il y a quelque chose d'hiéroglyphique dans le sang d'un cadavre frais • et cette sente que mon rouge a trouvée – ce trottoir noir sous le désespoir de ta fenêtre • et les autres – en l'absence desquels – solitaire – je me brise •

82. les miroirs embrassés

jusqu'où montent les miroirs embrassés par la séparation des secondes • je souris – moi qui fus fenêtre et me suis interrogé labyrinthe • je suis le héraut des dés – je suis le plâtre où rêvent les ombres quand le mur s'endort • les clefs ont pris le train pour ouvrir dans chaque gare les portes de l'incroyance • les pierres cachent les syllabes que je suis condamné à lire – moi, le châtié pour rien • j'allumais des cierges au chevet de ceux atteints par l'insomnie de la mort – car il y a une insomnie de ceux qui ne peuvent pas mourir • il doit y avoir encore dans l'obscurité de l'asphyxie quelques vieilles fissures par où du monde l'on puisse s'évader • le cœur lui-même est une telle crevasse restée d'un cosmos fossile • je nage alors à travers les envolées submergées – en espérant les instants pétrifiés par le mirage d'un pouls • comme le joueur qui mise sur le zéro sa chlamyde de chaux • le néant enneigé hiberne sous le gel du silence... • et à nouveau, je déterre l'impossible... •

83. le costume pâle de lune

le costume pâle de lune aux taches rouges de nos pas – et la nuit abismale de celui sur qui soudainement est tombée la vieillesse • les arbres aux numéros à la craie – à la tristesse d'argent fané • la pièce sombre se penche à travers moi avec ses malédictions décolorées par les souvenirs • car ce n'est pas la mémoire, l'enfer qui sort du miroir au cri bleu • les joueurs tels des pendus en bois ont oublié – ont abandonné dans l'aveuglement leur découverte et leur chemin • les étoiles rongent la nuit tels des rats fantomatiques • et les fleurs collent des baisers de folie sur mon front • on dirait une couronne parfumée de démence sauvage • des doigts fins pareils à des fils défaits sèment en moi l'illusion étrange de la détresse • et les murs brisés du cerveau m'assiègent avec des trous de lune • peut-être que j'aurais peur si je pouvais m'entendre à travers le froid secret du labyrinthe mono-schizophrène • si je pouvais lire mes lettres dans la sculpture haineuse de la tempête • l'attente de la guerre est déjà essorée et les inévitables cadavres sont déjà secs • tout est lourd – et seul – et calme – et silence à la fenêtre avec vide • les gares sont mordues jusqu'au rouge et les graines d'or nous bombardent • oui, la chair est devenue un cauchemar inutile • tandis que ma bouche enflamme les distances funéraires du feu muet •

84. les carrosseries des secondes

les carrosseries des secondes s'arrachent, en sens contraire, de l'absurde et du temps • la pierre coule trouble dans mon cœur • chaque instant doit être un pistolet chargé – prêt à tirer • sisyph est inutile – seules ses mains sont condamnées à pousser le rocher du refus • des steppes rouges de feuilles s'élèvent de l'arbre bleu • oui, la lucidité est la forme parfaite du suicide • le sourire se détache de mes lèvres comme une lame insatiable • lui, le sentier évanescent de l'énigme • je vois l'abîme avec les balles qui m'appellent – tel l'adolescent aux cheveux gris, avec son sang attendu par le rouge aux rideaux douloureux • las, le gémissement déverrouille quelle porte veillée par le vide • quelle valise irradiée par l'orgasme de tant de cadavres volés • quel oubli d'où ma clef est partie • quelle solitude avec l'agonie retirée telle une marée à la retraite • la branche est l'apnée magique d'un envol – l'oiseau se pulvérise en noir à l'endroit du sphinx blanc • personne épelle l'autre – comme un requin au labyrinthe synthétique • l'aujourd'hui est peut-être l'aurore boréale de l'hier – un soleil futur avec l'apocalypse obèse • peut-être un train s'arrête toujours dans la gare séductrice de la mort • bien que le toujours ne soit à son tour qu'un rien altéré – un pierrot extra-terrestre exterminé par sa mono-schizophrénie blanche • et à nouveau l'arlequin est l'ange mort – avec son cadavre écroué entre le miroir et l'asile • oui, le rien hiberne dans un fracassé hiver de silence – dans une feuille de crépuscule géant parsemée d'étoiles • enfin – aïonion foudroyé – avec l'infime île-dans-la-foudre – révélant sa chute dans son infinité linéaire •

85. le léviathan immobile

l'air me regarde comme un léviathan immobile – pétrifié sous la malédiction du couchant • le vieil homme assombrit le visage en lequel j'entre – le silence où je me perds • douleur accélérée par l'effroi – bizarre torrent changé par l'abîme en mirage d'arrêve • et l'air de la nuit taché des hématomes blancs de la lune • mon cœur est un verre de silence vide – seul l'éveil s'égoutte menaçant, l'éveil où avec mes syllabes je me perds • oui, froid et clair comme une princesse acérée – une terrible turandot-guillotine • ou le bouleau cadavérique et absurde – qui joue toute sa chaux à la roulette – jusqu'au dernier centime égaré • cris sont mes mains noires dans le brouillard où je me suis pointé • je tords du labyrinthe catoptrique le fil d'une masturbation mystérieuse – le fil léthal de la solitude que je possède • et l'au-delà toujours soupçonné – pareil à la stridulation perlée qui obsède mes nerfs • le désespoir tel un parachute qui vous fait mourir plus lentement • l'autre aux seins mordus saigne d'une pâleur narcotique androgyne • une pâleur sur laquelle j'ai peur de marcher • se transformer en écriture – progressivement – sourire au sang de lettres – aux yeux lointains tel un marin écorcé de l'océan et du vert • oui, errer dans l'absurde de l'azur noirci par le labyrinthe et la frustration • se jeter la tête en bas comme une coupe cassée dans le chaos de la nuit de soif • toi, goutte d'abîme enfermée dans la syllabe – qui détend son aven dans le silence avec seul •

86. boîtes successives

nous nous endormions en des boîtes successives et nous nous réveillions en un rêve toujours plus bleu • nous gardions les boîtes au bord du chemin tels des arbres aux fruits défendus et nous feuilletions les routes vides couvertes par les bolides invisibles des lettres • nous cueillions alors des frissons dans l'eau de nos corps – nous ouvrons à la larme de la mort une porte minuscule par laquelle nous puissions nous évader • et nous laissions les flocons légers du désir étranger – l'ondine aux genoux d'argent – glisser dans les profondeurs de ma neigée inversée • oui, dans l'utopie parfaite la mort a des nettetés d'acier • une fluidité refoulée – absolument incassable • elle marche sur le quai de la gare avec une discipline de chaos découpé – et crache tel qu'un funambule son dégoût de brouillard • toujours plus loin de la souffrance de la fenêtre – de l'autre côté de la seconde – oui, sur sa face d'éternité invisible • nous inventons alors le jeu à la capitulation soumise et blonde – le jeu à l'or rond et absurde • bien sûr, un jeu d'atlante égaré dans le jardin des mirages • avec l'inceste en x et l'attente en y • un jeu aux étoiles fantômes et aux miroirs verts • alors le sourire ramasse dans l'arrêve la dernière mèche de la nuit • et avec son oblique mono-schizophrène – distribue à tout un chacun un nombre et une fleur • un nombre tel un exil inconnu et une fleur introuvable • ainsi chacun peut compter et respirer en paix sa disparition • connaître enfin – dissous dans le parfum – son néant • le néant – indifférent à la certitude, au désespoir ou à l'absurde espoir • oui, indifférent •

87. les cordes étrangères

les cordes toujours étrangères des livres – des marches et des ailes • l'éternel retour implique certainement l'exil éternel – l'exil d'où même en revenant, nous nous restons toujours étrangers • oh ! les quais de la gare inondés du crachat dégoûté du poète – du poète déjà écœuré par la pierre qui le tuera • cette menace est peut-être un x ou seulement un cri étrange • seulement un seulement immunisé par le silence • une pâleur d'attente trempée dans l'absurde jusqu'à la dernière goutte • peut-être l'anxiété – dans l'étoile ouvrant un pourquoi • dans l'obscur – un espoir de solitude • oui, dans les profondeurs boiseuses des nymphes – peut-être un sentier – ou un sourire d'écume sous la barque • se cache ici la clef d'un pas encore impensé • l'arrêve aux murs chenus ouvre vaste son arrêt • ou le vert délabré de la clairière sous le couvercle de plomb – où même les loups semblent esquivés et au plâtre pelé • puis-je encore attraper avec ces mains engourdis le sommeil d'un chemin – caresser au moins avec mes paumes tristes les murs à la fourrure dégarnie • au pendu il reste encore une option – et balancé par les bras du vent il peut encore ouvrir une voie au reproche • sans doute, parce que parmi ces bûches muettes et sourdes il pensait malgré tout • trou fumeux aux syllabes toutes manquantes • pierre où s'est caché un prophète au verbe creux • oui, la vis dont a poussé l'arbre métallique • un abcès désespéré enfonce des clous dans le cœur • accident ou lynchage – comme la mort provoquée d'un commis-voyageur •

88. le baiser créole

le baiser créole vole avec ses sourires équatoriaux • le miroir est un pleur sans yeux – le signe vers le vide d'un pèlerin incolore • oui, l'étrange moment où vers le ciel indistinct montent, éteintes, les syllabes – laissant derrière elles le néant ou peut-être seulement l'abcès noir du cœur • la promesse damnée – oui, le masque d'avenir d'un présent – pardon, d'un quelconque président – irrémédiablement abject • et si le vrai nom d'homère, lui, l'otage – était, en fait, œdip... • toi, oubli indifférent, tu vidaï en jadis et en sec les cruches ectoplasmiques du regard • tu cherchais et vidaï en cherchant – en moi, en toi – le souvenir, l'attente de ma défiguration d'autrefois • le souvenir – l'attente de ma défiguration jaune • la bouteille – espoir jeté non pas à la mer mais dans le vol de l'oiseau au message effacé • le fantôme d'un sourire cueilli dans l'arbre disparu de l'éden – dans l'arbre d'un éden qui n'est plus qu'une disparition perdue • la séparation ouvre la porte du commencement avec la fin seulement • oui, surtout maintenant, que le vent n'est plus qu'un pierrot blanc qui vous respire • mourant, nous laissons toujours pousser de nos épaules, à chaque pas, des ailes telles des feuilles fantastiques • et la chair d'herbe avec son sang extra-terrestre et vert • ... après tout, l'aven projeté sur l'écran n'est qu'une soudaine interruption... •

89. les pas étranges

les pas étranges des larmes, furtifs, s'approchent • des partitions en argent tombent des syllabes musicales près des fruits défendus • obliquement glissent les ombres dédoublées sur les chemins de lucidité de la mort • peut-être le chuchotement avec ses rameaux troubles – le tronc d'anxiété du rien au cri muet • je me suis réveillé des profondeurs du cauchemar – avec ses terrifiants mystères rachitiques • lui ou elle – un soupçon au bord de l'obscur • le cadavre d'une suspicion léchée par l'abîme • et alors soudain tu reviens – tenant par la main l'échoué et le seul • porté comme par un bateau de faillite et de sang • traversant presque sans le savoir le mur bleu d'un éclair soudain • le mur de l'attente fantôme • la lune tombe tel un nœud entre le vert et le vide • ce nœud pareil à un animal raconté par le dieu paralysé du couchant • et mon dos, aveugle penseur, comme une porte aux paupières closes • fouillant dans un tiroir – je découvre, à côté de quelques applaudissements flétris – la nomenclature complète du néant • voici une route déchiquetée d'où émergent les franges d'une femme quantique • ou les traces équivoques du chat de Schrödinger – simultanément bien que non concomitamment mort et vivant • et cette lampe comme une interrogation à l'ampoule grillée • oui, la fougère aléatoire au jaune depuis longtemps dénoncé • la tache torturée souille la lumière absurde du mur auquel je suis suspendu • tuyaux de l'oubli • et la rage souterraine où j'ai rêvé d'éteindre des loups • où le sourire du tueur m'a accueilli avec son inceste blême • oui, la clef solitaire d'un décès impeccable •

90. le zinc redondant du matin

le zinc redondant du matin – tel le sou d'un aveugle • je cherche avec mes empreintes le labyrinthe des fleurs entendues • la fenêtre livide de la lune crache des taches d'amnésie dans le noir • je perds à chaque pas, à chaque pensée le sentier entre moi et les choses • le chemin qui pourrait mener – s'il existait – vers un autre encore visible • comment découvrir dans le labyrinthe des miroirs la voie vers le réel des images • le mur carré me raconte une histoire sur le cercle • la mélancolie bleue s'est réfugiée dans les poches de la nuit – et le sourire tombe de mes lèvres tel un bâton • ma main s'égare dans le chaos de verre de l'illusion – dans le souterrain du kaléidoscope mon absurde étouffe – brûlé par des fièvres d'alpiniste • méduse est la folie quand avec des tranches de pâleur j'ouvre la porte de l'hospice • ah! la barque des lunettes flotte à travers la myopie salée • et, déguisée en clown, la clef des étoiles échouées ne me refusera jamais la candidature à la présidence des états atomiques unis • et pourtant, plus rond que personne est le seul – et jusqu'au paradoxe s'étend sa sphère nouée • jusqu'à l'aven des mariannes me cherchent les doigts froids et humides qui caressent mon cerveau • ces doigts exsangues aux fenêtres extra-terrestres et aux portes ectoplasmiques comme un labyrinthe linéaire de nuits blanches – par le froid duquel – en te perdant – en te réveillant – tu passes •

91. tristesse de pierre

voiles de sommeil autour des fleurs jaunes • tristesse de pierre
entre ombre et serpent • et les yeux cachés en anxiété d'herbe
comme si quelque part sous les paupières de la nuit je
m'attendais • oui, la panique blanche de la stérilité lorsqu'on se
sent jeté en des déserts de blanc – dans un vide froid des
dépressions de la lune • et à nouveau, entouré de labyrinthes
spasmodiques – terrorisé par la pierre du seul – toi, bête
étrangère, en pleurant tu t'attends • car l'étrange animal me
mesure avec les aiguilles de l'horloge • la paralysie emplumée
du rien voyageur • la fenêtre se dessèche de solitude derrière le
rideau – les murs se grisent de désespoir rond • la route vient de
la droite et pourtant j'arrive indiscutablement de la gauche –
comme si je me dédoublais • une maison en ruine interroge la
lune avec son blanc inutile • ainsi je regarde mon âme cassée –
les fils tourmentés de mes souvenirs interdits • dans mon sourire
se sont figés les aïonions sombres du désert • toute ma chair
coule comme une seule larme sur aucune joue • la jalousie
chuchote des profondeurs bleues • le soupçon s'est émietté en
cadavres et l'ombre d'une réponse s'éloigne endolorie de moi •
un sang épais coule dans ma bouche des seins mordus – je
reviens vers moi-même exsangue tel un couteau égaré • une
pierre aux cheveux en bataille – peut-être un miroir où je ne peux
me reconnaître • étrange autoportrait – je ne me retrouve sur
aucun des méandres défaits du chemin • et ce bruit assourdissant
d'absence – on dirait qu'il appelle un cercueil • la forêt est livide
et à chaque arbre usé par mes pas je suis un autre – ou personne •
me frappe une léthargie de pierre – en me réveillant, je découvre
dans mes mains bizarres le corps de l'autre, essoré •

92. le temple aux fibres de barques

je tisse le temple aux fibres de barques aliénées avec chaque marche de la descente qui de moi m'éloigne • avec mes paumes transpercées par les aiguilles mystérieuses des moïres • sans fin glissent les murs de la solitude – tels des traîneaux • sans fin s'assoit sur le banc d'ombre – mon anxiété éreintée • je raconterais peut-être mon conte aux fils en désordre – ensorcelés par une araignée mono-schizophrène • les timides arrêves – et les éclaboussures de l'eau abstractionniste • ah ! cette partition du labyrinthe avec tout le liquide mélodieux du miroir • le bruissement comme empoisonné qui pétrifie mon désir • perdu dans la forêt bleue – fantôme d'ombre je m'interroge • et la vallée du vert lourd qui s'abîme dans l'enfer • l'herbe comme un obstacle à la suspicion tranchante • personne ne m'attend là-bas – personne ne respire ici dans la lettre écarlate • dans la blessure où écorché par le dieu – estropié par le dieu imperturbable – sans chant, je fais naufrage – j'échoue • trop claire est la nuit des aveux – trop sombres les ailes des mains au vol en haillons • je détache de l'écorce quelque chose qui ressemble à mon visage – un abcès au pus de larme • ou peut-être une défiguration blanche pareille aux pâleurs plates de la lune – une vaste déflagration de visages • l'absurde exsangue à la branche mourante • j'étrangle une tristesse comme d'ombre et de pierre – de vide et de dément diamant • ... mais peut-être dans le néant de l'arrêve personne va s'écouler – peut-être à nouveau, insensé, personne mourra à la fenêtre brisée – avec seul •

93. le fou, un nombre à la main

le fou tient un nombre flou à la main – telle une fleur parfumant étrangère la solitude des bouquets • peut-être un pêcheur qui porte sa blessure comme une mystérieuse couronne – peut-être un poisson jamais nulle part pêché • des murs blanchis la nuit par l'écume spermatique de la mer – les traces oubliées dans la neige d'une sauvage chasse au cerf • et alors tu meurs émerveillé pendant un temps – tu déchires l'illusion – tu bois le lait létal des fantasmes toxiques du monde • et tu plonges ta tête dans les fenêtres pleines de noir • ou tu joues à des jeux blancs vêtu de plâtre et de chaux – des jeux de deuil sans cercueil • tu cueilles des feuilles de crépuscule sur le cadavre d'automne du prophète – et tu les écris, labyrinthe brisé à côté de la lettre • bien sûr, nous deux – moi et l'ombre – pouvons jouer à une partie d'échecs • en déplaçant nos pièces dans les profondeurs des miroirs • nous pouvons même regarder nos paumes comme des fenêtres au destin gravé à la naissance • oui, des fenêtres à l'attente sculptée en désespoir et en rouge • ou encore, nous pouvons cueillir des miettes de sourire figurant le trajet d'un trottoir énigmatique – d'une rue au nom effacé ou perdu • des morceaux d'amnésie tombés du cœur – d'une rue depuis longtemps égarée dans la forêt • d'une solitude avec tous les barreaux arrachés •

94. idée fixe

quel regard me poursuit à travers le mur – quelle idée fixe ce mur a-t-il pour paupière • le rouge solitaire à la fenêtre me surveille comme un bloc de sang étincelant de fièvre et de désespoir sec • le désespoir qui me rompt en deux à travers l’abîme des miroirs • mon cœur remplit ma gorge de nausée – mon gémissement brasse l’air • le brouillard de l’anxiété s’imbibe de brune – et court après moi en hurlant, le rocher des douleurs • qui es-tu, double absent, dont la mono-schizophrénie interdite me hante • comment ai-je pu oublier ce soupçon qui m’attendait – m’étouffant larme après larme – jusqu’à ce qu’il déchire ma solitude • je me débats dans la nuit du froid comme un poisson noir • je me débats sur les jours de sable entre les instants coupants du verre • je tiens sept flèches dans mes paumes transpercées • étrangement scintillent les étoiles – les feuilles de la nuit • les phares des arbres semblent chuchoter – le sourire énigmatique est la cicatrice du néant • ne crains pas demain, ma tête coupée – errant entre crépuscule bleui et malédiction • toi, mon sang accablé d’alphabets fantômes • jette tous tes gémissements dans les vitres – jusqu’à ce que tu brises tous les regards qui t’épiaient • toute cette fange toxique de l’autre • l’obstacle poreux où niche le noir incassable de l’étranger en métal •

95. insupportable serein

ciel d'insupportable serein – toi, délire étranger du frisson lisse •
les fièvres de l'absence – un cadavre – un tronc – la forêt abjecte
du temps labyrinthique du cerveau • des morceaux de sommeil
pendent sous mon front telles des marches menant vers la mort
– d'étranges syllabes sur lesquelles – orphique ombre – je
marche • et les glaçons absurdes – eux, tels des doigts me
montrent dans le cœur un coin de noir oublié • sous la pierre
bleue – des souvenirs d'or et de sang • des sources ailées me
jettent de l'exil aux regards • on dirait qu'elles suspendent de
hauts fils d'étoiles dans les hivers de létales lumières • toujours
en arrière – m'effondrant sous un pas de ténèbre creusée • statue
du pâle laissant son amnésie flotter au vent • peut-être là où
commencent les approximations – les moitiés d'un impossible
brisé • peut-être là où la chair syllabée du corps – caressée par la
douleur – n'est plus qu'un mirage • ou toi, folie, principe moteur
de toutes choses • fièvre des désespoirs conjugués qui accrois
toujours nos catastrophes • car une constante des damnés
cosmiques – ces aliens perdus dans l'étrange grisaille – est de
chercher, aliéné, leur salut – aux dépens d'autres damnés •
commençant par effacer la dernière, la pesante syllabe – et
finissant par dévorer jusqu'à la dernière page – le livre solitaire,
amer, des pas • oui, le livre amer, solitaire, des pas perdus •

96. affamé labyrinthe

affamé mon labyrinthe – comme un procès qui n’a laissé aux condamnés qu’une route de cendres • enchantement asséché par une soif de pierre • ou ombre magique d’où s’écoulent comme d’une blessure – de fantomatiques métamorphoses bleues • j’écoute en nageant la cécité liquide aux requins de silence – eux, les seigneurs tranquilles du sinistre • je m’éparpille en des fragments crucifiés – fuit à travers moi un animal rejeté • il y a une chlamyde de chute dans l’appel de l’abîme – je porte en moi un roi mort • dans l’arrêve, une souffrance tournée vers les spermes de la lune • oui, et dans la folie une perle ricane, brisée – comme le sourire d’un dieu • ah ! obsédante est la puanteur triangulaire des cadavres – lorsque des robots déprogrammés nous traquent • lorsque l’état cauchemardesque et malade perd ses drones entre la bête et la mort • et les bizarres rues écorchées – les flottes de peaux de l’amiral marsyas • des lambeaux de front torride crient le zénith • ou encore un aveugle tend la main pour attraper mon regard – comme si je tirais les rayons de la lune au plus profond du miroir • éclat du temps – la montre dégourdit ses aiguilles dans la vitre – me menaçant avec les heures astrales de la fenêtre • je prends mes lunettes espérant accoster enfin au quai de tous les bus • je m’incline avec mon arrêve dans l’herbe comme un serpent à l’infini blessé • ou un roi au néant caché dans la blessure – sacralisé par le tourbillon vertigineux de la couronne • sourire reflété par un désert à la solitude parallèle •

97. déserts unidimensionnels

désolants déserts unidimensionnels – où, grains de sable solitaires, nous gisons éparpillés – immergés dans l’infini comme dans une veille étrange • et nous rêvons – en nous regardant les uns les autres – en nous oubliant les uns les autres – comment donner à notre infime île – le regard le plus insolite • au moins une absence – ou peut-être une vaine seconde • une mécréance guettée par l’errance – fardeau de ce lointain dont nous ne pouvons nous détacher • oui, pareils à des points nous apparaissions en disparaissant – instants d’écume dans la distance sans espace qui les sépare • les saisons d’angoisse aigue où rien ne peut pousser – et même pas mourir • où toi, solitaire, tu ne peux discerner, tout au plus, que la nuque d’une autre solitude errante • où ton arrêve déchire un tissu impénétrable • le lointain t’engendre vers une noyade inutile • toi – implosif rien jeté dans une chute sans abîme • plomb au cendreuse goûté par une bouche impossible • toi, qui reviens tel un soupir entre insomnie et sommeil • miette à peine devinée par le labyrinthe de la lettre – avec lequel t’appelle le bâillon étouffé d’un chuchotement soupçonné • l’évaporation du baiser effacé même de l’oubli •

98. les étoiles s'enfuient

les étoiles s'enfuient – de toi – de nous – cadavre pluriel au blanc menti • ne cachais-tu pas un passe-partout dans tes regards... • une angoisse soudaine pareille à une araignée mécanique fabriquée par les commissures de la bouche • la syllabe de promesse trompée d'un rien rebuté • oh ! une eau invisible remplit nos yeux d'éclats de verre – ou peut-être de quelques godemichés atomiques • lorsque les corps surpris tombent dans les miroirs – ils ouvrent dans la chute, presque indistincts, de touffus regards gris • ou peut-être le chaos lui-même – cette supra-synthèse d'arrêve et de néant – est la chimère suprême qui nous accueille • mes lèvres dégoûtées tentent de capturer les traces d'un baiser évadé • pourquoi je rencontre toujours le tronc de ton corps abandonné et gelé • ou l'attente rouge creusée à la fenêtre entre noir désespéré et déçue lumière • et toi, ténèbre – ombre vivante de l'esprit – qui parsèmes mon chemin de ton aberrante hostilité • avec ton obstinée inimitié magique – insupportable complot • se promène à travers moi un étranger que je ne peux deviner • et encore, les pas sans sentes des anges – et les tonnes magnétiques – démoniques – du sommeil – avec ses trains sombres • des racines noires poussent des vagues – des ondes profondes, mono-schizophrènes • ... l'infini a été pris au filet • lui, le poisson octuple – pareil à un incompréhensible œil aveugle à nageoires – et sans paupières • tel un labyrinthe au nœud gordien aplani •

99. l'ange in-scriptible

j'ai attelé aux fenêtres de mes lunettes les étrangers aux miroirs – essayant de découvrir de quel métal labyrinthique sont faits les anges • car ce n'est pas d'instruments qu'ils jouent, eux, les messagers – comme dans tant de peintures mal inspirées • mais du mystère de leurs ailes – oui, et des cordes vocales des envols • d'étranges neigées de notes ils se composent alors – et le sang qui coule dans leurs veines est musique • et à nouveau, lui, l'ange – le non-nombre fait d'arrêve et de verbe – totalité du seul avec l'abîme des aïonions dans l'ombre • il disparaît, se laissant entendre – lui, l'allogène qui, lorsqu'il paraît avec son absence, est seul et muet • personne ne sait d'où il vient – d'où il peut venir – avec son visage d'hypothèse troublée par des pensées en lesquelles on ne saurait trouver son reflet • avec le velours de sa voix qui semble appeler et glorifier jusqu'à l'épuisement le néant • avec ses pas dans lesquels, malgré tous les efforts de ta croissance, tu ne saurais pas marcher • ... oui, avec la syllabe détournée du moi vers le soi, je me tords et retords • ils poussent, les brins des questions, sur mon corps endormi – comme si j'étais une prairie d'or baisée par des mystères et méditée par des pieds ineffables • je gis sous la neige qui chante comme un fruit éclaté – avec la compréhension suspendue entre l'or et la mort • je gis, bizarre labyrinthe éventré – avec toutes les entrailles répandues et noircies • je gis plus vide que le vide – plus vide que le morne absurde – hasard ralenti par un souffle à la douleur de glace • et je sais – hélas, je sais – qu'en moi, personne a oublié telle une clef illisible son ange • mon ange in-scriptible – tel un livre dévoré par ses pages •

100. moitié blanc / moitié noir

un jour – moitié blanc / moitié noir • j’ai neigé deux flocons – l’un blanc, l’autre noir • le flocon noir a neigé quelque part par ici – le flocon blanc a neigé en enfer • par le flocon noir – d’ici – je me suis égaré • par le flocon blanc je suis allé me promener • par le flocon noir je traverse une sibérie de divorces – ou sinon elle m’attend en fumant une cigarette d’amnésie – devant une horloge à sept doigts • le squelette s’écoule de moi comme d’une grotte – on dirait que je bois au lieu d’os, du blanc de lézard • le corps me quitte doigt après doigt – organe après organe – absurde après absurde • se disséquant vers une nouvelle captivité • dans le flocon blanc je sculptais – de plus en plus désabusé – un éclat de fenêtre • où je contempiais les mèches de plus en plus grisonnantes de mes matins inutiles • ce désespoir d’étain qui me dévisse le front quand je me réveille • le narcissisme s’échappe alors de toi comme si tu avortais • à chaque expulsion de cet utérus cauchemardesque – où la naissance de larve et d’avorton te force à respirer une atmosphère de métal – une autre légion de miroirs fantasmagoriques te trahit à nouveau • et le refus d’un arbre désertique au sens arraché – m’empoisonne une fois de plus • oui, je grimpe à travers ta souffrance, toi, lune ectoplasmique • à la recherche des racines d’une autre neigée • et je me balade à travers tes dépressions létales – dans tes vallées couvertes par les larmes glacées du vide des souvenirs • je suis peut-être un drapeau américain dans un labyrinthe sans couleur • un drapeau qui ne peut plus agiter ses étoiles kitsch – qu’entre le premier et le dernier zéro du rien qui leur reste – sur le bandeau éphémère du vent • peut-être faux •

101. les nuages des villes

les gratte-ciels des villes sont pleins de morts cachés dans les piliers de béton – par la mafia sicilienne • quand ce n’est pas par les services secrets des états crypto-totalitaires • les matins dynamitent le ciel absurde – le barbouillant des prémonitions de cadavres inutiles • inévitables pourtant • une tunique blanche camoufle la dinosauresse au cuir vélin – blonde semble-t-il – oxygénée sans doute • oui, la mère aux seins découpés • le poète flingue le miroir avec des images de pierre – le mitraille aux balles de sourire • oui, il le bombarde avec son dégoût infini pour tout ce qui peut encore être identifié comme une rognure du monde • un cactus mesquin et noir raconte à la mort tout mon ennui gris • je siffle des cercueils de plâtre pour la masturbation féministe des tombeaux – pour leur menstruation politiquement correcte • le gardien veille sur tout ce qui dans l’espoir est brisé – la route asphaltée qui mène au camp des prisonniers épileptiques • la route du cauchemar gazé par l’orthodoxie à gaza • le pourpre des artères – les astres de l’astrologie sauvage qui emplissent mon cerveau de supernovas de syllabes incontrôlables • toi, néron circoncis – installé sur le toit d’horreur du monde • et toi, netan-yahoo de méthane • tu dois être heureux en contemplant ton jardin d’explosions • les agonisants qui dansent frénétiquement sur les tremplins de la nuit • toi qui as péri – toi qui renaît – artiste extatique de l’incendie • toi, avec ton masque d’apocalypse – toi, au moins •

102. bizarre, bizarre

bizarre, bizarre – je jette mes regards comme des pierres – sur cette femme lapidée par le lointain • et je suis horrifié par toute cette chair de la nuit – qui ressemble tant à un fou interné au vatican parce qu’il se proclame pape infaillible • des avortements abstraits d’un absurde méticuleusement auto-régénéré • ou les femmes couleur lie-de-vin que chaque jet de trahison déshabille un peu plus • sous les bandeaux interrogatifs du ciel elles me rappellent des bio-fantômes de flegme abandonnés sur des rivages de sperme • ou sur des falaises pareilles à des échafauds lissés par une abjection trop longtemps vomie • pourquoi suis-je si furieux et si seul – si furieux d’être seul au point de vouloir tirer la lune par ses rayons • par ces mains létales de fantasme ectoplasmique • pour la serrer entre mes paumes et l’enfoncer dans ma tête tel un autre cerveau – bien plus plein d’arrêves que l’autre • un cerveau plus monoschizophrène même que celui de mister hyde • peut-être alors pourrai-je monter l’escalier aux marches plus froides qu’une machine à écrire – cet escalier qui mène au labyrinthe abyssal de l’ordinateur • où elle nous attend – la bête terrifiante de l’hospice – avec ses griffes colorées • elle qui nous traîne – souriant avec préméditation – au-delà du cri et du sang • à travers le souterrain de la fin sans fin •

103. la rue blanchie

je rêve de la rue blanchie par le vide comme le fémur d'un chômeur • je rêve des morts aux mains vidées de larmes – étranges chasseurs au destin coupé • des morceaux de noir sourient et tombent du labyrinthe de mon cœur • les jours cassent des pierres pour les routes du désespoir – du charbon anxieux des mines du dégoût • tu arraches mes lèvres de leurs racines – toi, souffrance • tu arraches mes souterrains où j'abrite mes blessures telles des animaux malades • les mots essorés – ces vis de métal étranglé • personne grave son nom dans le mur • personne avec le non-sens comme otage entouré de calomnies barbelées – de la conspiration du dénigrement électrique • tu es libre dans ta cellule aux barreaux de refus et cyanure • tu es libre – avec sur la table ta coupe de ciguë • le ciel est plein de témoins aveugles • à travers l'infini de la désolation les statues marchent • moi aussi j'erre, impossible statue de sel, sur les chemins effacés des larmes • à quoi bon ce cauchemar incolore • à quoi bon cette ténèbre maussade – cette immortalité monotone et terne • je me déroule – fil monochrome de la pelote de nausée qui m'a été destinée • il est étrange de s'attendre seul à la faille tel qu'un double qu'on ne peut plus reconnaître • de s'attendre – visage sans lieu dans un lieu au souvenir sans visage • aujourd'hui pour rien – le lendemain, pour personne • limite indéfinie d'où tu ne peux t'échapper • toi, qui ne sépare rien – ne te sépare de rien • toi, qui ne peux plus ramasser dans la poussière que ton baiser brisé – donné à personne • syllabe morte d'un mourant au bleu tardif • vide interminable dépouillé de tous les masques sur lesquels tu misais • obscurité pour celui qui s'est dissous – avant que d'être •

104. poisson d'horreur

mon cœur nage dans ma poitrine comme un poisson d'horreur dans un aquarium de hantises transparentes • j'étrangle alors avec des cordes de soie les fonctionnaires droguées de la banque en faillite des arrêves – la banque aux coffres-forts profonds noyés en d'archaïques marais • où les serpents pourrissent leur syllabation dans le vert des rails – avec la mousse froide des blocs – muette en les tramways de l'herbe • ou les vaisseaux éteints sous les étoiles – égarés parmi les yeux au cœur écarquillé – comme parmi des bouches nitescentes de mélancolie • et le couteau dans la lune soudé par les marées – lame absurde des éclipses dont je ne peux me séparer • oui, la paupière d'obscurité nostalgique où barque l'on tange – et poisson l'on nage en étang de femme • ou le nombre caressé par l'infini – sentant son terme avec son sourire pétrifié • et la fleur telle un vagin après l'inévitable avortement – déchirure entre mythe et corps d'étincelle • une fleur au vide du parfum arraché – aux syllabes se changeant en épines • ayant à la place de l'utérus un cinématographe dédié exclusivement aux films pornos – pour les plus de 24 ans • avec mon crâne nulle part – j'ai collé mon hamac portable à la dernière seconde de pierre • j'ai soudé mon insomnie à la dernière gorgone décapitée – que zéro d'or j'aurais voulu baiser • je ne dors qu'avec ma tête sur la solitude en bois – ne respirant que la fragrance des fleurs métamorphosées en coléoptères • mon érection s'appelle cri de l'île – et mon éjaculation, sperme atomique ou enfer échoué • oui, je suis mister hyde au sourire cruel et tranchant – mister hyde au poignard caché entre le sang et le cœur • lui, ce moi – porte les lunettes aveugles de l'infini • et capture le ciel dans sa géométrie

à pièges qui interdit la respiration • oui, je suis mystère hyde,
l'obscur, l'occulte, au vent du néant en poupe – pour qui la mort
n'est plus, je vous préviens • qu'un retraité inutile •

105. pierre ou nerf

la pierre est un nerf blanc coagulé du sang de la lune • deux s'est
brisé en forêts de syllabes • solitude sur le pont du couteau –
pleure le vert avec les braises froides de l'argent caché • si
humble est la rencontre de l'agonie mono-schizophrène avec le
ventre pâle du labyrinthe déchiqueté par la lune onirique • tant
de sourire se rappelle le miracle de la chose froide – oui, du
cadavre inévitablement effeuillé • peut-être la calvitie noire de
la fin de souffrance et d'automne – avec la barque hésitant entre
fissure et espoir tel un commencement falsifié • oui, l'autre
absurde – immortel par l'absence • deux – avec son glaciale
amnésie incommunicante – congelée par les merveilles des
mensonges • d'ailleurs, c'est peut-être précisément cela, le
fameux Alzheimer – un mensonge à la létalité gelée • un
labyrinthe de nausées – non avoué – non vomis • quand deux
perdent entre les syllabes des feuilles leur avènement et leurs pas
– la satanique lune les accompagne tel un œil troublé • « mon
corps après la mort – dit l'un des deux – s'habillera de vers – ces
vers de syllabes • et disparaîtra dans les mots nitescents que j'ai
inventés dans la langue de ma longue agonie • je me cache en
noirs miroirs – attendant mon double – attendant que mon ombre
sorte seule par la fenêtre de la caverne de lumière • je suis celui
qui accumule tous les désavantages sous un sourire de nausée –
toutes les asphyxies sous un sourire de métal • j'ai tiré dans le
lointain tortueux des labyrinthes avec des balles du cœur • ma
rue est bordée – au lieu de maisons – d'étranges navires • qui
partent à travers les miroirs depuis les ports magiques • et
atteignent par naufrage la tombe où dort sous des lettres – mon
ami à la main coupée – le bourreau » •

106. l'aile de ma manche

où a-t-elle volé, l'aile de ma manche – sur quelles touches mes doigts tachés de chaux déambulent-ils • oui, sur les touches de quelle rue • avec quel fouet incandescent et bizarre vais-je conduire – moi, le poète-malaria – la troïka des étoiles tirée par les anges • les frissons divins du paludisme stellaire • las ! avec des miroirs m'adorent les toits bleus • on dirait qu'une rivière m'allume nu et absurde • un parfum violet me tire par les chevilles à travers le lit violent du couchant • à travers le lit où agonisent sous le baiser noir de la pierre – des sisyphes blancs exilés • qui naîtra demain de moi avec des solitudes meurtries par l'attente et le froid – s'échouant aux fenêtres • ou qui ramassera les éclats de lune – quand parmi ses rayons brisés je chevaucherai les loups • moi, le bandit des syllabes • oui, quand je chevaucherai sans selle les horizons • elles neigent des blessures de la nuit sur les dépressions ectoplasmiques – les preuves des crimes incolores • elles neigent dans mon âme, les chaînes, comme les instruments de torture d'un autre sourire – fendu dans la douleur sans lèvres • je fais s'égoutter sur tous les psychopathes du pouvoir mon sarcasme d'acide sulfurique • des monstres de la foire aux désastres • des syllabes de fumée traversent mon agonie argentée – je me couvre des photographies des cicatrices • la musique se tisse comme une étrange maladie de l'air – plus douloureuse que la maladie de l'exil • où retourneras-tu, allogène sans patrie – à chaque pas toujours autre • inconsolé vers les arbres je m'attends – jusqu'à ce que la nostalgie et la chaux me transformeront en bouleaux • oui, dans la forêt de bouleaux à travers laquelle, labyrinthe solitaire – enveloppé dans mon manteau de fenêtres – je me promène •

107. avec la fenêtre ouverte

avec la fenêtre ouverte dans ma poitrine – avec l’histoire figée et blanche dans mon cœur • oui, dis-je, tout bas, à la tristesse de pierre • l’ange des lointains est un drapeau aux ailes dévorantes – après qu’il ait fait s’envoler toutes mes syllabes, il ne laisse de moi que cela – un os de lumière • les labyrinthes se renversent étranges – les miroirs se renversent étrangers – jusqu’à ce qu’à la place des rues il ne reste que des aquariums pleins de vide • au bleu de verre sans eau ou poissons – où nagent seulement les yeux d’or de personne • naître – renaître toujours à partir de tes vers – parmi tous ces morceaux velléitaires de haine qui peuplent la planète • planète pour combien de temps encore... • partout des statues brisées – taillées dans le granit de l’ego dont sont sculptés les pharaons • et le ruban indestructible du sourire... • las, la seule compassion possible est la compassion du néant • l’inanité dirige le monde vomit par les cicatrices désespérées de la mémoire • la nuit se fige – glacée de bleu – de témoignages inutiles et de meurtres • iceberg de mélancolie – sous le visage géant tel un seuil abject du châtiment • et l’air creusé par l’ébahissement et l’effroi – par le crépuscule transfiguré de la terreur • le cri muet – quand tu t’approches de toi-même pour soupirer presque inaudiblement ton regard • toi, qui t’attends dans la tôle sanglante du matin d’août • lorsqu’une plaque létale et blanche guette ton miroir magique • le nuage marche troublé sur la sente • incertain est le souvenir qui semble pénétrer par nos pores • incertain est l’instant qui en arrête nous noie • incendie solitaire – l’ange ondoie sombrement les lointains brûlés • des flammes tiennent les oiseaux des hauteurs dans leurs mains – telles des coupes d’envols • la mort glisse lentement de mes lèvres en syllabes de ténèbres • le sourire éclaire les toits en miroirs – les miroirs de l’aven où en disparaissant, je me reflète •

108. l'herbe se souvient

l'herbe se souvient de ma mort flétrie – mon âme s'évapore par mes pores • la servante aux seins nus lave au sang le plancher du cauchemar – jusqu'à ce que le bois crie • les instants sont noirs – et à travers la fenêtre aux vitres gonflées par le vent je vois tel un linceul mon verger blanc – avec ses fruits de neige lunaire • oui, et une échelle aux ailes pour grimper jusqu'aux profondeurs incertaines • une tour en ruine couvre la terre d'absurdes syllabes • et les bœufs géniaux des lointains traînent après eux d'étranges poèmes • mon écriture verte grimpe aux murs avec ses chimères bleues • les voies de la nuit me regardent – elles regardent comme je m'oublie moi-même, entrant par la porte dans la cloche • les arbres semblent des réfrigérateurs de nerfs – la lune vomit sa dépression en lobatchevskien labyrinthe • la confession de la femme infidèle est un pistolet – mais le sourire avec lequel je l'accueille, un fantastique couteau • oh ! les roues du métro racontent aux rails l'histoire de tous ceux que leur métal mélancolique a tués • les doigts à la tristesse dans leurs voiles, vers quels lobes des lettres s'orientent • le tronc de l'arbre – peut-être un cadavre oublié – me tend une main dryadique à travers les miroirs • je coupe cette branche et lentement je la mange – je mâche les lèvres de la femme qui me suce • étrangère est la feuille sous grisaille exilée • oui, et tout ce vert verrouillé dans le plâtre sans issue – d'où nul chuchotement ne peut s'échapper • ou l'herbe – qui me rappelle ma mort flétrie – mon âme évaporée à jamais •

109. la main de feu

une main de feu jetée sur les touches sauvages des vertèbres • y casse ses regards venimeux • coule sur moi l'herbe telle une rivière où les poissons broutent des rêves • chuchote des pâleurs de lune, la hauteur des chênes • je me tiens trouble entre tristesse et doute • entre amnésie et doigts – avec un alcool plus bizarre que la rage d'un chien • mon sourire ensanglante le ciel avec encore une énigme • et le temps creuse dans le minotaure de mon cœur encore un labyrinthe • passent les instants par la fenêtre du 0 – les hospices m'envoient des folles en robes blanches pour les baiser • ce sont comme d'étranges faisceaux de fagots allumés et éteints par le noir • oui, les voix de la nuit déchirées par de douloureuses confessions • les insomnies rassemblent leur mutisme sur des feuilles – une rosée hostile veille sur les pétales • quel étrange jardin de miroirs • qui est cet étranger qui veut à tout prix me ressembler • à qui est cette mélancolie de velours qui m'entraîne à travers les dépressions de la lune – parmi les tombes plombées de tant d'extra-terrestres aux fantômes inexplicables • parmi les lèvres éparpillées d'une bizarre soif sélénaire sur cette eau artificielle que personne seulement boit encore • je passe les portes des syllabes ou peut-être je me dépouille simplement des formes absurdes du corps – de ce corps vidé par le hasard • j'essaie de ne pas entendre tout ce que j'aimerais découvrir – j'essaie de ne pas planter la lame de la vengeance dans les aveux tant attendus • la cantatrice chauve me tend sa tête coupée – sur un plateau de solitude murmurée • je mange dans les profondeurs de la forêt de bouleaux des pensées de chaux enduites aux serpents • mon cerveau rampe comme un crabe blanc sur le velours de billard de la mousse verte • le vent est un ange déchu – et le chemin est le corps de mon double cataleptique •

110. le toboggan de la folie

je glisse sur le toboggan de la folie qui coule vert de mes yeux •
le labyrinthe de la lune brise en moi une pâle prière • les rues me
cherchent – obsessions liquides – tels que les fantasmes, un
drogué • hé ! la perche en fibres de verre de l'insomnie m'a fait
sauter une fois de plus par-dessus le monde et la nuit • le poète
est un astronome qui étudie les étoiles cachées dans les syllabes
– et l'arrêve abyssal dans les mots • je regarde ces fleurs
hypnotiques comme si je me lisais avec des miroirs désespérés •
les taches des minutes grimpent lentement sur les murs comme
le temps sur les horloges • et avec chaque chose je découvre dans
le cachot un morceau de l'obscur • l'orgie fond dans la fumée
des mirages – le rêve se dissout non dans l'éveil mais dans un
sommeil plus profond • je regarde bouche bée – l'absurdité
stellaire et ses fantômes froids • personne ne vient avec moi – et
je ne porte rien dans la valise noire de mon cœur • les syllabes
telles des mono-schizophrénies comestibles constellent
d'hospices blancs mon cerveau interné entre des reliures • hélas,
comme elle sourit, la douce héroïne du livre – ou peut-être juste
l'aérostat de la tête avec lequel je vole • quand jean se drogue en
feuilletant son dealer d'ange • je nais découpé de l'arbre – et
mon sommeil s'égoutte – et mon cauchemar s'envole • et les
monstres extatiques nagent dans l'aquarium – au fond duquel
depuis longtemps je me suis oublié •

111. une carte de la dépression

une carte de la dépression et de l'alcool – flotte infiniment entre la lune et ses seins • que m'importe la blessure de l'œil aveugle – de l'œil 0 • le 8 toujours étranger de möbius • qui retourne à genoux à soi-même • que m'importe les lettres de pierre dans les parcs – qui m'appellent, dévissant impitoyables ma douleur • de simples statues au souffle sec • ou l'absinthe qui a déposé son attente létale dans mon labyrinthe vert • oh ! je relis le verre glacé des morts avec sa fixité effrayante d'eau vaine • l'étrange regard des ivresses toxiques, avec ses noyades inutiles • la même fatigue tombe de mes lèvres – les mêmes serpents songeurs du sable • dans la fontaine du néant je perds ma douceur – et mes mains, je les bois comme du vin dans des flûtes • mes pas brisent les limites des chemins – et les syllabes dans le vide se dispersent telles des étoiles traquées • la fleur m'hypnotise avec le parfum de l'abîme – mon étranger, je le crée des sourires du lointain • et étourdis par la proie mes membres bondissent tels des ressorts – vers le royaume sans horizon des mots • des non-mots, peut-être, lavés par toutes les amnésies du sens • oh ! si je pouvais être le garçon de cristal qui recueillerait les traces où furent les rayons de la lune • si je pouvais raconter les souvenirs impitoyables – les clartés où a goutté son exil le sommeil de l'esprit • avec mon cerveau comme fondu en des miroirs, quelles pensées penserais-je • et quels sourires autres seraient enfantés en arrêve – des traces flottantes de mes regards depuis longtemps disparus •

112. fantômes comestibles

les syllabes blanches pareilles à des fantômes comestibles
constellent d'arrêves mon cerveau • et si le suicidé pouvait
contempler la balle avec laquelle il traverse le miroir • comme
elle sourit, la douce drogue du livre, à l'aérostat qu'est mon vol •
oui, l'ange frappe avec insistance à ma fenêtre tel un dealer à
répétition • j'avance dans cet étrange espace entre probabilité et
tunnel comme une épée à la recherche d'une blessure • et cette
femme pareille à un seuil de dissolution du couchant • elle veille
sur le rêve agonique des mirages – leur somptueuse nébuleuse
telle une chlamyde de fumée • ou peut-être la couleur – l'orange
obsessif dont le vert fané des arbres, les collines morbides et les
fleurs peuvent nourrir leur disparition • et même elle – la déesse
aux bras légèrement ouverts – comme pour veiller sur une
abolition bienveillante • et quand je l'oublie – quand je
l'enferme dans le coffre noir d'un souvenir obscur • elle, par
laquelle je suis peut-être le même et je suis peut-être seul –
comme une pierre imaginaire où se sont cachées toutes les
étoiles • qui suis-je encore – qui puis-je encore être – moi, avec
mon ombre encore trop jeune • plus absurde qu'un centaure •
aux lettres perdues dans l'herbe de la page comme des serpents
très noirs – incapables de dérouler pour l'instant leur conte
d'hypothèses • conte d'hypothèses à travers lequel – attente de
moi et refus de soi • désespoir et suicide souriant • j'existe
encore – moi, le point d'interrogation abandonné entre les
possibilités du ballon blanc •

113. malade de bleu

je suis malade de solitaire et de bleu – invisible archet sur les cordes des nerfs • je suis malade de l'arrêve aux pupilles aveugles – qui me regarde jusqu'à ce que je m'éteigne • moi et mon double – le lunien à la racine d'ombre • le sourire me décolore jusqu'à ce que je disparaisse dans l'obscurité transparente – jusqu'à ce que je disparaisse dans mon double qui sous la lune me tient par la main • car le sourire est une lame énigmatique qui coupe lentement nos liens – tout ce qui nous retenait avec le rêve au rivage • oh ! l'amour est une montre défectueuse qui ne fonctionne que lorsque l'heure ne vous importe plus • je marche à travers les tempes du temps – bien qu'il y ait trop de bruit dans les traces de l'ombre • je marche à travers les tempes du temps – à travers les wagons des pluies avec leur mélancolie spasmodique de cristal • en fait je ne connais le monde qu'à travers ses échos équivoques et abjects – à travers la fange de ceux qui se sont abandonnés sous les miroirs • oui, à travers la gloire des échecs – car le vice a ses novices et ses vieux moines • ses bizarres croyants – même fanatiques • tous les chemins du noir passent sous ma fenêtre – toutes les alluvions du bleu cachent dans des syllabes leur venin • en pardon et en haine se polarise le détachement • parce que nous nous décomposons en aimant • oui, il y a quelque chose d'alluvionnaire – un bournier où la vie et la mort et une sorte de folie putride s'avèrent mutuellement fluides • dans tout contact érotique – physique ou psychique – dans tout continent abyssal du morbide • tout ce qui n'est pas nous-mêmes est le labyrinthe de l'étranger – est le rivage où nous attendons d'être pris dans ses filets • il n'est pas de plus grand pêcheur que l'araignée avec

ses silences argentés • et à nouveau le bleu pleure sur mon visage
comme un double de mélancolie et de larmes – se
métamorphosant en rêvant • caressantes gondoles flottent sur le
styx les doigts de l'abîme • verrouillé est mon regard
d'illumination – incrusté avec des déchets d'étoiles • ... pourquoi
j'écris – moi, œdip vidé de destin • peut-être pour instituer la
plus compliquée distance où je puisse me retrouver le plus
simple possible •

114. le vide sans balustrade

je perds parfois les marches dans les avens des escaliers – dans l’abîme des mélancolies méditant au vide sans balustrade • sciure d’étoiles se détache alors en métro de secondes • et la pierre de la forêt illumine avec débris de lune – peut-être la folie de ses oublis démêlés – peut-être les tranches obscures du chemin absurde que l’on mange nulle part • car nulle part seulement on peut manger le chemin • ou éventuellement un pain de minutes pétri avec automne de pas • une sorte de monastère vaginal où je me suis noyé par hasard • étranges ces membranes de l’âme où je m’enfonce lentement • les mains épuisées du cœur à travers lesquelles le vent murmure silencieusement l’approche de la mort • les étranges poumons des feuilles aux syllabes vertes de lumière • oui, l’esprit aveuglant feuillette les pages des éclipses – et la nuit absolue seulement est l’aurore du néant • les oiseaux descendent à la tombée du soir sur les vagues sombres – barques enivrées par les lointains de l’herbe • car c’est seulement quand le monde se fond lentement dans le fleuve létal – que charon flotte avec sa barque sur le styx et le ptyx • et les cordes du labeur qui descendent jusqu’au chaos la naissance de ma tristesse meurtrie • et l’autre – l’innommée – portée sur le cristal de l’émerveillement • l’océan ensanglanté par l’ivresse du vin – dionysos liquide avec son écume spermatique • lorsque lassé par les voyages je m’assoie dans les absurdes pièges du rêve • emporté par mes animaux changeants comme une valise volée – toujours ailleurs • jeté dans toujours d’autres rencontres • peint par l’oubli des souvenirs dont j’ignorais tout avant de mordre dans le rêve perdu • bien sûr, le moine au bord de la mer soulève à partir des

profondeurs mystérieuses de brume – les forêts de l’abîme • un léviathan lunaire le protège des falaises du désespoir et des charybdéens naufrages – de toutes ces épaves vomies par les océans sur les rivages • et le front pensif qui scintille tel un mirage dans le désert • oui, cette tête de hasard bleu dans laquelle, esseulé d’enfance, je me suis égaré • ... mais lorsque le train semble s’arrêter – passant d’un motel miteux à une gare – et de là à une femme – peut-être belle, peut-être simplement femme • oui, alors tu peux être sûr que tu t’es enfin réveillé... •

115. la chauve-souris mauve

le crépuscule comme le rêve mort d'une chauve-souris mauve • la hutte de la nuit s'effrite sous la lune • le visage décompose son jardin en étranges échos • à travers le soir incertain les heures le mènent par la main, telles des suspensions reverdies • blanche est la porte où sa mort l'attend affamée • le dégoût est certainement fou quand la vente aux enchères de l'hospice commence enfin • la trahison que le baiser vend ou achète • et la petite fille qui tel un écho murmure les couteaux du récit comme un inceste boisé • avec le père peut-être mort – avec ses mains peut-être oubliées au marché, sur quelque étalage • avec la mère peut-être pédophile – peut-être nudiste – peut-être imprimée sur une page de journal lue par un voyageur dans un compartiment de train • d'ailleurs, ce voyageur c'est peut-être moi – ou un avocat plaidant dans une affaire de divorce • peut-être que la fillette est un petit chaperon au rouge dépucelé dans une cerisaie • une fillette vêtue de bleu rêvant d'un loup comme cadeau de Noël • ... d'entre mes doigts jaillissent parfois les ombres des clefs • en hiver je m'endors dans un cercueil plein de larmes • mon sang voit au loin – jusqu'au silence endeuillé comme une racine spasmodique • jusqu'aux corbeaux saupoudrés de noir au couchant • impossible fin de l'absurde commencement • plénitude n'est que le désert d'où le temps est absent • car dans toute attente dort un reptile – ou plutôt en toute attente le temps entre dans une putréfaction suspendue • évidemment, puisque les suicides sont depuis longtemps romantiquement obsolètes – et aussi bizarre que cela puisse paraître, malgré leur fréquence, même les meurtres • il y a tout simplement quelque chose de démodé, de ringard dans cette obsession du mal individuel (le

plat crime passionnel, le petit assassinat crapuleux...) – dépassé de loin par la production de masse extatique de l'industrie du génocide • oui, du massacre patriotique sublime – approuvé par dieu et l'église... • l'assassinat – juste un sourire jauni d'entre les roseaux – l'automne artisanal de quelque spectacle •

116. l'écho de l'ombre

la solitude, mon ami, est l'écho de l'ombre profonde • toi, témoin toujours exilé – comme un pas jeté par la nuit au loin • nous grisonnons de tréfonds comme des enfants que l'aven tient par la main • le temps hiberne dans la glace inconfortable et le sourire flotte lentement – fendant argenté tel un escargot la chimère thanatique • je ne trouve dans ma poche que les instants des chuchotements – vagues miettes des chemins depuis longtemps oubliés • personne racontant sur le blanc un labyrinthe d'éclats de miroir • peut-être des débris du firmament – peut-être une patience qui peu à peu nous rattrape • peut-être un signe égal qui nous révèle le vide • le fantôme d'une exaspération – l'altérité d'une anxiété ectoplasmique • et l'effrayant véritable – le connu qui nous attend comme au tréfonds de l'inconnu – en mystère d'inconnaissable • comme s'il nous jugeait • oh ! mort, tu me hanterais comme un arbre invisible – aux racines pareilles à des obsessions spasmodiques qui me pointent avec leurs doigts avides • car toi à côté de moi, c'est moi-même déchiré par le dilemme – toi à côté de moi, c'est tout ce qui de mon moi noir a roulé au plus loin • forêt rouge sommes-nous, ensemble – et train à l'âme brisée • images nous sommes – submergées dans d'étranges fenêtres – et morceaux de tout ce qui nous a répudiés • oui, des morceaux d'obstacle – des tranches de rails absurdes avec le nulle-part en crépuscule • oui, toi, l'inutile ne peux être que moi, l'immobile • et moi l'inconnu ne peux être que toi au cœur éclaté en gradins • l'écume de l'absurde frissonnant de dieux sauvages – les falaises vertigineuses des hospices avec leur folie fendue • au fond une statue insulaire au regard de sel – comme hypnotisée par une

catastrophe hermétique • au fond, un ostracisme réifié sur la base d'un flagrant délit d'abolition nostalgique • au fond, une main jetée au hasard parmi les arbres de la forêt – une main dont personne ne retrouve plus le fil •

117. le pays sans nom

le pays sans nom – solitude d'exil, par des sans nom seulement, spectralement habitée • ils marchent parmi les herbes blanches d'hier – racontés par le vide du miroir qui les tient par la main • l'amnésie est la muse ultime de ces poètes abandonnés par les syllabes • et la mer – l'oiseau polyédrique – oui, l'oiseau des vents déchiré en pans d'ailes sur lesquels vogue sous les étoiles le fantôme de leurs visions • ou l'herbe comme un ciel au silence trempé de sommeil et de mort – l'herbe qui rêve avec le vert des fantasmes • peut-être un exode des lointains emporte dans l'inconnu leur front perdu • soudain croît entre eux la lumière sans cœur – sans voie – des fenêtres ouvertes sur hier de nulle-part • chenue est la prairie comme un hiver éternel – infernal, avec ses jeunes morts • et plus chenue encore la nuit blanche sous la neige de laquelle tous les noms s'effacent • peut-être les flocons avec le bruissement muet du silence prophétique • mains équivoques de brume – gestes évanescents qui caressent la soie de la vacuité • comme des ténèbres grandissent tout autour les aliénations pâles – les angoisses vides qu'en souriant seulement l'on peut à peine sentir • la pierre s'élève étrange – flottant entre souffrance et pensée • bizarre comme le dé est la chaux des bouleaux dont émergent – âmes du hasard – des nymphes à voiles • barques esseulées – simples images – pareilles aux anges d'un tableau – dans une carrée trop onirique • qui apparaissent en disparaissant – collés décollés du monde absurde • comme à la recherche d'un baiser • car le temps ne perd que ce qui est inutile pour le mirage de l'énigme • des sphères de sphinx se feuilletent comme les pages d'un livre invisible • hostile s'effondre la lune longuement attendue en féroce solitude • et le

bleu comme un étranglement du dieu qui meurt son éternité sur
les cimes • l'ombre – l'ascenseur de glace descendant en absence
d'âme • une étrange aveugle nourrit l'œil des fontaines • inverse
de nerfs est le mur avec ses chiens pâles • inverse d'habitation
est cette navigation du sourire en naufrage de bateaux • et cette
hyène, la poésie, des savanes ectoplasmiques – riant des hideurs
du tréfonds • zéro – la maison toxique de la catastrophe en
misère – ou le palais de l'inimaginable • lui, télépathique comme
un chemin au chant cassé – elle, l'ultime tirelire des
frustrations • oui, le néant plus étrange qu'un trésor – au serpent
dormant dans l'infini •

118. les nuits de la mer

les nuits de la mer pleines de doute et de veille – et les confessions du miroir • la coupe amère que je me tends • ou l’arrêve au souffle de musique qui me promène – feuille chuchotante par-dessus les profondeurs • blanc – pareil à une flèche létale enfoncée en agonie d’oiseau • oui, le sourire avec lequel je tranche cruellement les seins de la douleur • oui ! je veux la vérité à tout prix • je bois le poison bleu du diamant comme le jus du fruit de la malédiction pressée • sous le clair sinistre de la lune les nerfs des fantômes morse décomposent sous l’archet toujours exilé de l’horizon, les vieilles brumes • les vieilles poussières pleines de sommeil et des pourritures fabuleuses du vert – des lointains hasardeux de la cité • des dés de la cité aux murs déjà ectoplasmiques – déjà énigmatiques... • peut-être qu’un désert se meurt près de mes lèvres telle qu’une soif d’étoiles • peut-être la lune remplit-elle les fruits toujours étrangers de l’eden d’une pourriture venimeuse • oui, il me défait en vibrant labyrinthe, lui, le fil magique • lui, porte et clef – l’œil au seul près du soleil au crépuscule tombé – triste descendant sur larve de miroir • et encore, les oiseaux, quand perchés, ils suspendent maladroitement au volige leurs envols – à sécher, avec étranger et avec seul • ils montrent l’incertain avec la hauteur figée en des doigts magiques • peut-être le vent comme une interrogation sculptée dans les inerties de l’air • peut-être la neige noircie du clair de lune – où l’on hallucine des tours soufflées en d’immenses tornades • des tours qui s’éparpillent en plongeant telles des ailes exilées – sur les vides infinis veillés par l’éternellement insomniaque néant • ... je porte mon cœur à ma bouche tel un graal de dégoût... • ... et ce dégoût, je le bois...

119. le mystère des témoins

le mystère des témoins raconté par un cœur de poète – par un cœur en arrêve • le sourire flotte sur paysage de titan désolé • une solitude aberrante se tient dans le monde parmi les spasmes des arbres – prophètes douloureux portant dans leur bouche la ruine • et toi, étranger, souffrant parmi les sphinx • le calcul de celui qui chante est la vision ininterrompue des nombres • ses feuilles chuchotent – et comme une pythie fécondée par le dieu est le chêne embrassé par de fidèles paroles • oui, les paumes des prophètes sont des pages de livre – les syllabes sont des transfigurations de sibylles • et les nombres – ces flocons de l'incommensurable, éternel énigmatique • s'accumulent en moi des arbres qui ne sont que frissons – des forêts qui ne sont que fièvres • oh ! montagnes de démence et de souffle – comment pourrais-je vous changer en lettres • le génie à l'envol de syllabes est au-delà de dieu et démon – et Dieu lui-même, il le respire, le connaissant, le poète • et le néant en coupe d'esprit – Graal sublime – il le porte en son cœur • en me réveillant je cligne des yeux comme si je dansais • las ! nous nous rêvons dans les obstacles à l'intérieur desquels nous vaguons – et ainsi nous nous confessons labyrinthe • l'abîme nébuleux respire ma solitude oubliée sur la rive • des ours géants s'engendrent de l'océan – m'accueillent avec leurs lourdes pattes, les vagues • des monstres m'enferment dans les tours fantastiques des âïons des langues – tressés au-delà de mon front • buvant mes yeux avec sperme d'écume et les hauteurs, avec automne de pas • car ce n'est pas l'équivoque amour que nous devons à nos semblables – mais uniquement la vérité qui dort dans le chaos des rochers – pareille à l'océan absent •

120. reromantisme

reromantisme – chemin oublié parmi tant de larves d’oubli • étrange fanta-ossien, le génie est la corde tendue entre l’abîme et l’arrêve • l’australopithèque contemple le génocide du couchant – lui, le premier poète • et découvre le sourire – navire vers les étoiles • ou le dieu dans le chaos – monstre méditant les gouffres muets • l’absurde des foules asservies à l’extermination – et les élites, ces « génies » létaux de crachat et carton • destitués fantômes des prostituées du signe • volant vers l’enfer – balle perdue en incompréhensible cendrée • solitude abandonnée au pilier – illisible suicide sisyphéen • toi, nu du refus • isolé sur un rocher – îlot inutile de syllabes • le prophète rassemble comme faust dans son poing les frissons du temps – ours scindé perdu dans le crépuscule des sables • avec des syllabes frémissantes l’hospice fabuleux souffle le commencement à travers des vents pré-cosmiques – parmi les miroirs de l’infini aux seuils obscurs • mais le destin doit être traversé – avec sa lobatchevskienne obscurité hivernale • dans les instants immenses et lourds où seulement à l’instar de charon – traversé par le styx – tu peux encore vivre • te sauver de ce monde de mort • tiens le train dans ta main, toi l’égaré – serre fermement la locomotive étrangère dans ton poing • tombe dans l’étrange compartiment de ton train comme un mort dans une barque • et cherche le temps dans l’horloge – ou trouve la porte dans une clef • jette-toi, flocon aliéné, dans la steppe qui aspire notre chair des mystères • feuillette ton tréfonds jusqu’à la syllabe-moïre • ou perds-toi parmi les plis des arbres – qui enveloppent les nerfs de la forêt tel un abject rideau de théâtre • les énormes artères des mystères habitées par des sphinx – les

veines où coule la vaine attente – le désespoir – l'étouffement avec son horrible bâillon de vide et de larmes • avec le cœur où chuchote le néant méconnu – mécompris • mes paumes sont pleines de syllabes encore non écrites – pages où personne recueille le soupir du tout • et mes labyrinthes inondés par le déluge des frustrations – où toi, corbeau, tu plonges • ah ! tomber dans la pierre de la paralysie de ton corps – dans le granit de ta chair immobilisée telle qu'une statue de l'asphyxie • oui, comme entre l'abîme et l'impossible impasse où ta naissance t'a jeté • sourire, dépouillé, chose entre cimetière et hôpital – pas encore assez absurde pour l'improbable cadavre • en écoutant l'heure de ta mort dans ton cœur • et peut-être cet au-delà qui part, en quittant l'illusion de l'aujourd'hui • cette niche de lettres au sens emmuré • cette syllabe – oui – qui muette seulement te parle • étrange poisson nageant seulement dans la nuit – ténèbre sans fin – bris du vomi, revomi granit •

Table des matières

EN GUISE DE PRÉFACE	3
NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE	7
NOTE D'ÉDITION	8
PENSÉES SANS PLAFOND	11
1. le bâtard à cornes	13
2. le cheval aux yeux de dés	14
3. le marché aux fruits défendus	15
4. pensées sans plafond	16
5. peut-être	17
6. le roi-lune	18
7. la barque orange	19
8. l'autre	20
9. l'autre horizon	21
10. hélas!	22
11. le dé de nuit	23
12. la source étrange	24
13. sisyphé à répétition	25
14. la nuit comme un chien bleu	26
15. seul ou le roi approximatif	27
16. l'étrange voix	28
17. le vieux Russe	29
18. diable pleurant	31
19. du labyrinthe	32
20. l'automne de l'être	33
21. la dernière clef	34
LOIN À TRAVERS LE SOMMEIL DE DIAMANT	35
22. la nuit	37
23. peut-être un train	38
24. la bouche comme une larme	39
25. il tombe une pluie	40
26. j'étais	41

27.	les étiquettes de l'illusion.....	43
28.	en marchant sur le trottoir	44
29.	seul.....	45
30.	personne	47
31.	le sommeil plus large	49
32.	opposé	50
33.	j'absorbe mon regard.....	51
34.	quelque chose	52
35.	tout.....	53
36.	la note noire	54
37.	l'ange vert.....	55
38.	hivers et labyrinthes	57
39.	rêve triste.....	58
40.	le vieil albatros.....	59
41.	vapeur et fumée.....	60
42.	océan pleurant.....	61
43.	la poche de nuit.....	62
44.	l'astre d'albâtre	63
45.	le rêve dédoublé.....	65
46.	sans but.....	66
47.	le chapeau plein d'yeux.....	67
48.	et à nouveau je me perds	68
49.	les frissons de l'herbe.....	69
50.	si j'avais une rose.....	70
51.	à travers le labyrinthe.....	71
52.	jusqu'au loin	72
53.	la barque étrange.....	73
54.	l'étrangère étrange	74
55.	la bête de pierre.....	75
56.	l'écho seul	76
57.	fleurs aliènes.....	77
58.	peut-être une gare.....	78
59.	le vert carré.....	79

60.	l'étrangère aux cernes de nuit.....	80
61.	sans syllabes le mystère.....	81
62.	par vagues l'enfer.....	82
63.	la fenêtre telle une aile	83
64.	brèches de lune	84
LE VIDE SANS BALUSTRADE		85
65.	l'escalier sans marches.....	87
66.	le vol tamise ses cendres	89
67.	la mort témoigne	90
68.	mélancolie gelée	91
69.	à travers moi-même.....	92
70.	et à nouveau seul.....	93
71.	un fragment de styx.....	94
72.	un morceau de glace.....	95
73.	la fille absurde	96
74.	poussière obscure.....	97
75.	en suspens avec seul.....	98
76.	les pages des hospices	99
77.	le froid absurde	100
78.	vague paralysée.....	101
79.	l'odeur du cœur.....	102
80.	les murs jaunes.....	103
81.	le dieu du tréfonds de la pâleur.....	104
82.	les miroirs embrassés	105
83.	le costume pâle de lune	106
84.	les carrosseries des secondes	107
85.	le léviathan immobile.....	108
86.	boîtes successives	109
87.	les cordes étrangères	110
88.	le baiser créole	111
89.	les pas étranges	112
90.	le zinc redondant du matin	113

91.	tristesse de pierre	114
92.	le temple aux fibres de barques.....	115
93.	le fou, un nombre à la main	116
94.	idée fixe	117
95.	insupportable serein	118
96.	affamé labyrinthe	119
97.	déserts unidimensionnels.....	120
98.	les étoiles s'enfuient.....	121
99.	l'ange in-scriptible	122
100.	moitié blanc / moitié noir	123
101.	les nuages des villes	124
102.	bizarre, bizarre	125
103.	la rue blanchie.....	126
104.	poisson d'horreur	127
105.	Pierre ou nerf	129
106.	l'aile de ma manche	130
107.	avec la fenêtre ouverte	131
108.	l'herbe se souvient	132
109.	la main de feu	133
110.	le toboggan de la folie	134
111.	une carte de la dépression.....	135
112.	fantômes comestibles	136
113.	malade de bleu	137
114.	le vide sans balustrade.....	139
115.	la chauve-souris mauve	141
116.	l'écho de l'ombre	143
117.	le pays sans nom	145
118.	les nuits de la mer	147
119.	le mystère des témoins	148
120.	reromantisme	149

TABLE DES MATIÈRES.....	151
--------------------------------	------------

REPRORAPID
15 avenue des arbousiers
34500 BEZIERS

Imprimé en septembre 2025



« Le lyrisme d'Ara Alexandre Shishmanian, qui s'inscrit dans le sillage de celui des romantiques, désabusés et lucides, atteint une modernité qui dépasse ses prédécesseurs. Il dit, et demande. La figure du poète devient agissante, mage qui prend place dans la cité et se saisit de ces paramètres sociétaux. (...)

Le langage est le territoire d'Ara Alexandre Shishmanian, mais il n'y reste pas, il demeure dans les sphères archétypales. Et lorsqu'il se saisit des mots, il se produit alors un événement, une transmutation alchimique que peu parviennent à rendre efficiente : la poésie. »

(Carole Carcillo Mesrobian, Recours au poème, 20-02-2022)

ISBN : 9782952504294

Prix : 12 €

